

Franck-Luc Dancelme

# Ombre, Pluie



# et Lumière

Roman

L'Art Est Création

FRANCK-LUC DANCELME

Ombre, pluie  
et lumière

L' Art Est Création

© Franck-Luc Dancelme, 2013.  
Tous droits réservés pour tous pays.

Édition numérique en partenariat avec IS Edition

[www.is-edition.com](http://www.is-edition.com)

Illustration de couverture : Franck-Luc Dancelme

ISBN : 978-2-36845-225-7 (versions numériques)

ISBN : 978-2-9544632-0-9 (version imprimée)

Ce livre est dédié à tous ceux qui l'ont rendu possible.  
Ils se reconnaîtront.  
Ayfel DAY

## Note de l'auteur

Tous les personnages de ce roman, ainsi que leurs noms, sont imaginaires.

Toutes ressemblances, avec des personnes vivantes ou ayant existé, seraient l'œuvre du hasard...

Quoique !...

Les citations concernant Jean MONNET sont issues de sa biographie parue aux éditions de poche.

Tout ce qui concerne les « Illuminati », l'Ordre indépendant du « B'nai B'rith », « Jason Society », « The Round Table », le « Club de Rome », la « Commission Trilatérale », le « C.F.R » (Council on Foreign Relations), le « Groupe Bilderberg », « Skull & Bones », « Le Comité des 300 », le « Bohemian Club », la « Fondation Ditchley » et toutes citations de ce genre, sont des éléments relevés dans divers sites Web de ces organisations, documents et articles (*hebdomadaires, mensuels, Internet, etc.*) qui n'engagent que leurs auteurs.

## Introduction

La vie est faite de rencontres, que le destin nous impose, auxquelles nous ne pouvons rien.

Certaines, agréables, créent des liens profonds d'amour et d'amitié.

D'autres, nécessitent une rupture brutale et définitive.

Il y a aussi celles qui provoquent en nous des sentiments de peur, mais en même temps de curiosité, rencontres étranges et inquiétantes.

Celle que nous allons vivre aujourd'hui est certainement la plus incroyable que l'on puisse faire.

Je laisserai au lecteur le choix entre la fiction et la réalité, bien que la frontière entre l'une et l'autre soit parfois tellement infime que l'on ne saurait la discerner.

## Prologue

*"Chacun a éprouvé, un jour, le brusque passage de la réalité quotidienne à une réalité seconde. Cela peut durer quelques instants. Cela peut durer toute une vie."*

George Langelaan

Nouvelles de l'Anti-Monde (1908-1972)

Vingt ans ! Vingt ans exactement se sont écoulés depuis cette rencontre. Et il n'est pas un seul moment où je ne pense à cet homme qui croisa un jour mon chemin. Un homme dont je fus l'ultime confesseur.

Depuis deux décennies je dévore infos télé, quotidiens, hebdomadaires, mensuels, sites Internet et blogs, cherchant des réponses qui ne viennent pas.

Mais doit-on vraiment chercher ? Parfois ne devons nous pas accepter l'irrationnel ? Accepter ce que notre esprit refuse de croire ? Tout simplement parce qu'une situation ne rentre pas dans la norme ou les choses établies ?

Accepter ce que nous vivons ou avons vécu sans a priori, sans présupposés ?

Dans ce livre, je ne cherche pas à apporter une quelconque explication et encore moins, bien sûr, avoir la prétention de dire que je détiens des réponses.

Je n'ai fait que reprendre mes notes d'une nuit hors le temps. Une nuit au cours de laquelle j'étais confesseur, scribe, spectateur et acteur, emporté par une incroyable aventure, témoin de ce si simple et si compliqué parcours initiatique.

Ce qui suit est une narration à la première personne du singulier retranscrite en l'état. Une narration pourtant sur une portée à deux voix :

Celle de l'homme et de son « moi ».

Franck-Luc Dancelme  
03 août 2013



**PREMIERE PARTIE**

**TRANSFORMATION**

**« *OMBRE* »**

# I

*"Il est vrai, sans mensonge, certain et très véritable que ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et que ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, afin que se perpétue le miracle de l'unité".*

Texte dit « de la Table d'Emeraude », supposé écrit sur une plaque d'émeraude par Hermès Trismégiste

« Mon vrai nom est Luc Larcange et non pas Daniel Mabet. Ce sera sans doute mon ultime confession. D'ailleurs, je ne force plus personne à me croire, bien que...

Bien que tout aurait pu commencer comme une fable :

*Souvent, je suis parti flâner le long des quais,*

*A la recherche d'une rencontre inopinée.*

*Ainsi, un jour de pluie du mois de Mai,*

*Unique passant sur la jetée,*

*Une ombre, de l'eau, s'est échappée.*

*Loin de moi l'idée de vous entraîner*

*Dans une histoire invraisemblable*

*De quelques monstres incroyables,*

*Ou de martiens inconcevables.*

*Non ! Une ombre unique en sa matière,*

*Faite de pluie et de lumière.*

*Seul témoin de cette vision,*

*Aussi grande qu'une maison,  
Obscurcissant mon horizon,  
Je crus en perdre la raison.*

"Que s'est-il passé ?..."

*"Es-tu tombé dans un délire mystique ?...  
Onirique ?..."*

Mon trouble est d'autant plus fort que ces derniers mois ont été terriblement éprouvants. Toutes les valeurs auxquelles je m'étais accroché depuis des années venaient de s'effondrer. Je perdais pied dans ma vie professionnelle et sentimentale. Une descente aux enfers.

"Celle d'un joueur à qui tout souriait et qui d'un coup perdait à chaque mise."

*"Faites vos « Je ». Rien ne va plus !"*

Dans une période charnière, avec des choix importants à faire quant à mon avenir, j'avais voulu prendre un peu de recul, m'accorder une journée de repos, loin du tumulte du bureau, de la pression que me faisait subir, depuis plusieurs semaines, les personnes pour qui j'œuvrais, et loin de la maison, où l'atmosphère tendue des derniers jours m'étouffait.

"C'est rageant cette sensation de toujours se sentir au bord du vide."

*"Et tant que tu ne sauteras pas, tu ne sauras jamais si tu vas tomber ou t'envoler."*

"Une fois de plus, il va me falloir faire le premier pas et éprouver."

Le ciel s'agite soudainement et la matière vaporeuse et lumineuse qui m'enveloppait disparaît aussi vite qu'elle m'est apparue. Un vent léger souffle les nuages et ouvre des fenêtres aux multiples rayons de soleil, lasers d'or réfléchis par les miroirs d'eau de la rue. L'humidité de mes

vêtements me ramène à la réalité. D'un geste machinal, je regarde ma montre : dix huit heures.

*"Mais c'est impossible !!!"*

Je suis tétanisé, hagard, dépassé par le temps. Ce temps qui vient de me jouer un sale tour. Pourtant il me faut l'accepter, je suis resté près de deux heures dans cette apparition indescriptible, cette « ombre de pluie et de lumière », ce voile surréaliste qui s'est échappé de l'eau.

*"De l'eau ? Es-tu sûr ?"*

"Ou de mon imagination fertile fragilisée par la fatigue et les chocs émotionnels de ces derniers jours."

Le besoin d'avoir une explication rationnelle m'entraîne dans les souvenirs. Etudiant, j'avais décidé d'affiner mes connaissances sur le comportement humain et les principes de base de la communication corps-esprit. Outre des études de communication et de communication politique, je m'étais inscrit à des cours et conférences sur la psychobiologie<sup>1</sup>.

Lors d'une conférence qui portait sur « Le Système Nerveux Central et l'Esprit-Cerveau », les sujets abordés étaient, entre autres, le rapport entre les effets des drogues du cerveau et leurs conséquences. Il était question des enképhalines, plus connu sous le nom d'endorphines, des substances opiacées fabriquées par notre organisme qui étaient considérées comme des neuromédiateurs et qui avaient les mêmes propriétés analgésiques que la morphine. Certains scientifiques estimaient que ces drogues jouaient un rôle de régulation sur notre conduite

---

<sup>1</sup> Psychobiologie : Science qui tente de comprendre la psychologie, les besoins et les comportements de l'Homme, principalement à partir de la biologie et de la neurobiologie ; une synthèse entre les neurosciences, l'éthologie (étude du comportement animal), l'ethnologie (étude des cultures) et des sociétés et la psychologie.

émotive et pouvaient engendrer des hallucinations, déclencher des crises mystiques, exacerber nos sentiments, alimenter notre imagination. Il était avéré que ces endorphines se fabriquaient en grande quantité lors d'un orgasme sexuel ou lors de stress intense.

"Le stress, la fatigue et les endorphines, avaient-ils généré une curieuse alchimie, responsable de cette vision que je crois réelle ?"

*"Donc ! Tu n'es pas fou."*

"Pourtant, je suis trempé !"

*"L'illusion peut-elle atteindre le corps matériel ?"*

Les quais recommencent à s'animer. Sortant de leurs abris de fortune, cars de touristes ou hall d'accueil de la Compagnie des Bateaux-Mouches, passants et touristes ne semblent guère perturbés par ce décalage temporel, mais simplement ravis que cette ondée surprise se soit arrêtée.

"Comment est-il possible que je sois resté, comme un idiot, deux heures durant sous la pluie sans réagir ?"

*"Etat de fatigue ou pas, tu dois te ressaisir."*

"Faire un break."

Il est temps de prendre ces quelques jours de vacances promis à Evelyne, voilà bien longtemps, pour faire une cure de thalasso, se retrouver et faire le point sur mon avenir... sur notre avenir. Ressouder ce couple qui partait à vau-l'eau, tant nos vies professionnelles l'avait érodé. Mon travail me vampirisait et Evelyne s'était plongée dans ses activités d'attachée de presse, rentrant de plus en plus tard ; à tel point que je me posais quelques questions quant à sa fidélité. Je n'arrivais plus à penser à moi, à nous, emporté par une machine infernale qui me dépassait, un engrenage irréversible dans lequel j'avais mis le doigt il y a quelques années, par volonté de pouvoir et de réussite

sociale, une spirale irrésistible qui m'entraînait là où je ne voulais pas aller... où je ne voulais plus aller : un monde glacial et sans âme.

J'hésite à interpeller des piétons pour leur demander s'ils avaient vu la même chose que moi. Déboussolé, je n'aspire qu'à une chose, rentrer, prendre un bain chaud et me préparer pour le « Zoo TV Tour », un concert de U2 en Bercyrama auquel nous devons nous rendre avec Eve et un couple d'amis, Keiko et David, qui venaient de rentrer de Melbourne.

Je remonte la rampe d'accès aux quais qui mène Pont de l'Alma, hèle plusieurs taxis qui refusent de me prendre et attends près de dix minutes avant qu'une vieille Mercedes ne s'arrête. Je grimpe, ou plutôt me glisse dans la voiture, avec mes vêtements encore trempés. Mon jean et ma veste nettoient d'un coup la banquette arrière en simili cuir qui en avait grandement besoin. L'intérieur est imprégné de l'odeur de tabac. Le chauffeur, nullement choqué par mon allure, me demande l'adresse à laquelle je désire me rendre.

— 78 avenue de Wagram, s'il vous plaît, c'est juste à l'angle de la rue de Courcelles.

Dans un vacarme épouvantable de bruit de moteur diesel à l'agonie, il embraye et démarre sur les chapeaux de roues.

Je profite du trajet pour faire le point. Le leitmotiv de ces derniers mois était que la vie n'est pas toujours ce que l'on voudrait qu'elle soit, même si on fait le nécessaire pour qu'elle soit ce que l'on voudrait vivre. Réflexion qui pourrait faire partie de cette éternelle équation dont les paramètres sont : « Pourquoi suis-je là ? », « Pour quelles raisons ? », « Que dois-je faire de ma vie ? », « Que nous faut-il ? » ou bien encore « Ce qu'il nous faut est-il ce que l'on veut ? » et inversement.

*"Equation insoluble ?"*

"Je n'ai pas de réponses tant ces paramètres complexes qui la composent se croisent et se décroisent, s'additionnent et se multiplient, se soustraient et se divisent."

Ce qu'il me semblait sûr, c'est que j'avais le devoir de vivre avec ces interrogations, m'y confronter au quotidien et éviter de m'éloigner le plus possible de mon « Être » pour être ce que je suis et apprendre encore et toujours.

Très jeune, malgré mon ignorance, j'avais compris qu'il ne s'agissait pas de vivre sans raison et que nul autre que moi ne pouvait apporter de réponses à mes questions. Il me fallait raisonner et il était essentiel que je résonne, rester en éveil face au quotidien et son lot de réponses et de nouvelles interrogations. Les voies qui nous sont offertes sont multiples pour avancer, sans s'égarer et éviter de se perdre, pour comprendre ce pour quoi nous sommes faits et affronter la vie avec humilité. Pour apprendre à voir et regarder, à entendre et écouter.

*"Tu sais, la quête du sens n'est pas un concept mais une réalité, tout comme doit l'être le sens de ta quête."*

Le choix de ces voies empruntées dépend de notre volonté, de notre courage et de notre personnalité. Bien sûr, j'avais arpenté des chemins de traverses, des routes glissantes et dangereuses. Autant de mises à l'épreuve pour savoir si j'étais capable de résister à mes démons et voir la façon dont j'allais faire face aux situations, ne pas sombrer et revenir au plus près de moi-même. Chaque expérience, chaque tentation, chaque engagement, étaient autant de petits cailloux blancs que je semais pour baliser mon chemin, me rappeler à l'ordre et continuer ma quête.

*"Dans l'espoir de trouver des réponses, il y a la religion pour certains..."*

"L'agnosticisme pour d'autres..."

*"La fraternité de confréries philosophiques et humanistes, le travail, la famille..."*

"Et quand bien même « *les voies du Seigneur sont impénétrables* » nous sommes bien obligés de nous y engager sur ces chemins, aussi broussailleux soient-ils, si nous voulons nous confronter à nous-mêmes, savoir qui nous sommes et ne pas rester devant un miroir à interroger un reflet qui n'est autre que la représentation inverse de notre image."

*"Sur le fronton du temple de Delphes consacré à Apollon était inscrit : « Connais-toi toi-même, laisse le monde aux Dieux », une formule contradictoire qui laisse à penser qu'il faut se connaître mais que tout est décidé par les Dieux."*

"Socrate ne retint que le « *Connais-toi toi-même* »."

*"La question est pourtant posée : comment se connaître soi-même ?"*

La circulation est fluide. Le taxi remonte l'avenue George V jusqu'au Champs-Élysées, arrive à l'Etoile, tourne avenue de Wagram, puis place des Ternes et, malgré la circulation, en moins de dix minutes il me dépose devant chez moi, sans que nous ayons échangé un seul mot et après avoir brûlé deux ou trois feux rouges.

— Dites-moi, vous avez remarqué que vous aviez grillé un certain nombre de feux ?

— C'i vri ! Disoli M'sieur, me répond-il. Mais ci qui ji encore l'instinct du piys. Ji suis d'Istanbul. Vous savi en France li feux rouges c'i impiratif, en Italie c'i facultatif et chi nous, en Tirquie, c'i dicoratif.



Et le voilà de partir dans un grand éclat de rires dévoilant sa bouche à moitié édentée, aux chicots noir de nicotine.

— Vingt-cinq francs m'sieur. Ji vous fi ine fiche ?

Je lui fais « — Non ! », paie la course, sors du véhicule et cherche mes clefs. La porte métallique vitrée de la rue est entrebâillée. La loge du gardien est vide. Négligeant les ascenseurs, j'emprunte l'escalier, passe l'entresol et en quelques bonds je me trouve sur mon palier, au premier étage. J'introduis la clef dans la serrure.

*"Zut! Encore coincé."*

Ce n'est pas la première fois que cela arrivait. Après avoir été victime d'une tentative d'effraction, la serrure cinq points avait résisté aux assauts des cambrioleurs mais avait subi quelques dommages. Souvent, je m'étais promis de la faire changer. Les jours devenant des semaines, les semaines des mois, rien n'avait été fait jusque là.

*"Eve doit être là, à t'attendre."*

Je sonne. Après quelques secondes, la porte s'ouvre sur un homme d'une soixantaine d'années en kimono de soie rouge et or. Rondouillard, chauve, portant d'énormes lunettes rondes rouge flashy, il est légèrement plus petit que moi, soit moins d'un mètre soixante-dix. Je ne le connais absolument pas.

— C'est pourquoi ?

Je le regarde surpris.

— Comment ça ! « C'est pourquoi ?... ». J'aimerais rentrer chez moi.

Dans le même temps, mon regard accroche l'intérieur de l'appartement, qui ne correspond en rien au mien. Le décor est très acidulé, très certainement « designé » par un architecte d'intérieur. Le mien est plutôt ethnique

improvisé, avec des objets, masques et statues en bois rapportés de mes nombreux voyages, des étagères recouvertes de livres et de vinyles, et je ne vois pas, sur le mur face à la porte d'entrée, le grand bouddha en bois sculpté qui accueille habituellement chaque visiteur.

*"Serais-tu monté d'un étage de plus, dans ta précipitation?"*

"Improbable."

De l'intérieur, une voix d'homme se fait entendre :

— Qui c'est « chou » ?

« Chou », face à moi, me dévisage et répond :

— Une erreur « biquette ».

M'apprêtant à faire des excuses, une porte s'ouvre derrière moi. Je me retourne et vois un homme qui n'est autre qu'Alain Lambert, mon voisin, que je côtoie depuis mon emménagement. Voisin avec lequel j'entretenais de cordiales relations. Voisin bavard qui n'hésitait pas à me raconter sa vie dès qu'il le pouvait, restant parfois plus d'un quart d'heure à me tenir la jambe, avant de me convier chez lui pour boire un verre. Et si, souvent, la moindre échappatoire s'offrait à moi comme une porte de salut, aujourd'hui je le vois arriver tel le messie.

Je lui lance un « — Bonsoir ! » énergique.

— Bonsoir, répond-il dans un réflexe de politesse, sans faire attention à moi, comme s'il ne me connaissait pas.

— Bon ! Qu'est-ce que vous voulez ?

*"« Chou » s'énerve."*

Je bafouille, désorienté, essayant de comprendre pourquoi un inconnu occupe mon appartement. Mon voisin disparaît dans l'escalier et « chou » décide de me claquer sa porte au nez. Planté sur ce palier, je suis incapable d'avoir une pensée cohérente.

*"Que se passe-t-il ?"*

"Et pourquoi mon voisin ne m'a-t-il pas reconnu ?"

*"Bien sûr, le voisin ! À cette heure sa femme doit être là..."*

D'un pas décidé, je m'avance et sonne. La porte s'ouvre sur le visage familier de Béatrice : « ma voisine ! ».

— C'est pourquoi ?

Même question que « Chou », mais le plus inquiétant est le ton sur lequel elle me l'a posée. A celui-ci, je sais déjà qu'elle ne me reconnaît pas.

— Béatrice, vous me reconnaissez n'est-ce pas ? Dis-je bêtement.

Elle me regarde curieusement.

— Pardon ?... Non... Non !

— Comment ça ? NON !

J'ai crié, sans le vouloir, irrité. Dans un sursaut, effrayée, elle referme précipitamment sa porte et j'entends le verrou tourner. Plus angoissant, je sens les présences derrière les portes, m'épiaant au travers de leurs œilletons. Paralysé, j'ai la désagréable impression de me trouver dans l'un de ces cauchemars où l'on aimerait crier, courir, se débattre, sans aucun résultat. Une sueur glacée coule dans mon dos et ruisselle sur mon front.

*"Bouge !"*

Avec effort, je me dirige vers l'escalier et redescends. Au rez-de-chaussée, Lambert arrive une cartouche de Marlboro à la main ; il y a un bar-tabac juste de l'autre côté de la rue. Je l'aborde :

— Excusez-moi, sommes-nous bien au 78 avenue de Wagram ?

— Oui ! me répond-il avec un grand sourire.

— Vous êtes bien monsieur Lambert ?... Alain Lambert ?

— Oui ?!!

Son sourire s'efface pour une mimique interrogative.

— Vous me reconnaissez ?

Il me détaille curieusement et je le sens sur ses gardes.

— Non !... Non... Je devrais ?...

— Mais enfin ! Qu'est que ça veut dire... Si c'est un coup monté bravo, c'est réussi. Mais maintenant on arrête les frais. Ça ne m'amuse pas du tout. Où est Evelyne ?... Et, qui est ce type dans mon appartement ?... Comment se fait-il qu'on en ait changé l'intérieur ?... Et pourquoi vous et votre femme Béatrice ne me reconnaissez pas ?... J'en ai marre !... Je n'ai pas que ça à faire.

Incontrôlable, je me laisse emporter par cette vague de colère, doublée d'un soupçon de dépit, qui prend possession de moi.

*"Que t'arrive-t-il ?..."*

"Je ne sais pas mais j'aimerais que cela cesse... Tout de suite !"

— Ecoutez mon vieux, ne vous mettez pas dans cet état... Vous êtes sûr d'habiter ici ?... Vous savez, des fois il arrive qu'on croit avoir laissé sa voiture à une gare, et puis en fait on se rend compte plus tard qu'elle est à la suivante.

— Qu'est ce que c'est que ces conneries ?... Vous me prenez pour un demeuré ou quoi ?... Je sais exactement où j'habite. Cela fait six ans que l'on se croise et que l'on se parle quasiment tous les jours, vous et moi. A plusieurs reprises vous m'avez convié chez vous. Alors ! Arrêtez votre cinéma.

Je suis hors de moi. Toutefois, je réalise que je ne dois pas être très beau à voir, avec mes vêtements encore trempés.

*"Oui ! Mais il faut avouer qu'il y a de quoi devenir cinglé !"*

"Il faut que je fasse le point sur cette situation."

Ce jour, à quinze heures, j'ai quitté mon domicile pour une balade direction pont de l'Alma. Un circuit que j'ai l'habitude de faire pour me détendre, dès que j'en ai l'occasion. Petite heure de marche via l'avenue de Wagram, Place de l'Etoile et l'avenue Marceau. J'avais fait une pause « Chez Francis », la brasserie à l'angle de l'avenue George V et de l'avenue Montaigne, puis j'avais traversé le carrefour de l'Alma pour me rendre sur les quais, Port de la Conférence, où se situe La Compagnie des Bateaux-Mouches. Et voilà qu'il s'était mis à pleuvoir. Toutes les personnes présentes s'étaient précipitées vers le moindre abri et, sans savoir pourquoi, je n'ai pas cherché à me protéger, me retrouvant seul sur ce quai. M'était apparue cette « ombre de pluie et de lumière » indéfinissable dont, me semble-t-il encore, j'aurais été le seul témoin. Pour moi, cela avait duré quelques minutes. Sur ma montre, deux heures s'étaient écoulées.

*"Tu étais trempé, en retard et..."*

— Vous avez des papiers ?...

La voix de Lambert me fait sursauter. Je bafouille :

— Papiers ?... Papiers...

*"Bon sang ! Tu es sorti sans papiers d'identité..."*

— Papiers ?... ânonnais-je encore. Heu !... Non, pas sur moi.

— Vous savez ce sont des choses qui arrivent... des fois... après un choc... Vous avez eu un choc ?...

Il s'adresse à moi comme l'on s'adresse à un malade  
qu'il ne faut pas bousculer. Je ne le supporte pas.

— Allez-vous faire foutre !

## II

*"Comme toujours, le Diable  
se cache dans les détails".*

Franck-Luc Dancelme

Le laissant pantois, je tourne les talons, remonte l'avenue de Wagram, vers l'Etoile et sens son regard pesant sur ma nuque.

*"Que s'est-il passé ? Tout cela est incompréhensible."*

"Ce film qui défile, image par image... J'en ai marre... J'ai mal..."

Place des Ternes, au kiosque à journaux, je m'empare du premier quotidien qui me tombe sous la main, un « Libé ». Je le consulte et par acquis de conscience, je vérifie en premier lieu la date. Je survole la Une et vois le titre accompagné d'une photo caractéristique de l'artiste : « De Fräulein Marlène à miss Dietrich ». L'article, qui renvoie ensuite à une autre page, annonce le décès de Marlène Dietrich survenu la veille à son domicile, au 12, avenue Montaigne. Agée de quatre-vingt dix ans, l'actrice se serait vraisemblablement suicidée.

*"L'Ange bleu s'est envolé à tout jamais laissant derrière elle le mythe."*

Je m'affaire ensuite sur les pages spectacles, cherchant fébrilement les annonces de concerts : Jeudi 7 mai 1992 - Palais Omnisport de Paris-Bercy, 20 heures - U2 « Zoo TV Tour » :

*« La tournée européenne de U2 débute ce 7 mai à Paris et s'achèvera le 19 Juin à Manchester. C'est une tournée*

*éclair des plus grandes salles de concert européennes, qui traverse le vieux continent : seulement 25 dates.../... La demande en billets est énorme dans toutes les villes visitées. Le Palais Omnisport de Paris-Bercy est complet depuis des mois ; les billets s'étant vendus en une seule journée. »*

— Vous gênez pas mon vieux, faites comme chez vous. Je peux vous passer un siège si vous voulez ?

Le vendeur du kiosque me regarde de travers. Cherchant quelques pièces dans ma poche, je paie, fais demi-tour et entre à la Lorraine, une brasserie de luxe au décor raffiné. Encadrée par la rue du Faubourg Saint-honoré et le boulevard de Courcelles, elle se trouve à deux pas de la Salle Pleyel, du Théâtre de l'Empire et de la Salle Wagram, salles de spectacles qui contribuent à sa renommée. Elle est depuis longtemps le quartier général de nombreuses personnalités.

Charlie Chaplin s'y plaisait à la table 15, dite « le podium », en compagnie de sa fille Géraldine et, à une certaine époque, Henri Salvador y venait en pantoufles.

Tout cela pour dire que cet endroit, à quatre cents mètres de mon domicile, était ce que j'avais appelé « ma cantine ». Le personnel et les responsables me connaissaient très bien et mon arrivée était toujours accueillie par de grands sourires et salutations amicales qui, sans être dupe, n'étaient certes pas totalement désintéressés. Mais, comme précédemment à mon appartement, je suis planté à l'entrée de la brasserie, face à un serveur que j'ai vu mille fois et qui me toise d'un air hautain, me détaillant de haut en bas, se demandant bien ce que je pouvais faire dans « son » restaurant.

Face à lui, un homme d'une quarantaine d'année, de taille moyenne, en jean, chemise hawaïenne et veste beige



en lin, le tout trempé, des chaussures bateau, une chevelure longue avec un catogan, un regard bleu, d'habitude perçant mais momentanément dans le vague.

Submergé par cette sensation de déjà-vu, je réalise que personne ne me reconnaît. Une forte crise d'angoisse - palpitations, boule à l'estomac, sueur importante avec bouffées de chaleur, picotements dans tout le corps et une sorte de brouillard qui n'est pas sans me rappeler cette « ombre de pluie et de lumière » - obscurcit ma vision. Je me sens devenir très pâle, mon corps se vidant de son sang. Après quelques tremblements, mes jambes se dérobent, refusant de me porter.

*"Reprends-toi ! Tu n'as plus aucun self-control."*

Je suis en train de devenir fou avec un sentiment de dépersonnalisation, de ne plus être moi-même.

*"Attention ! Tu vacilles."*

Sans un mot, je fais demi-tour et sors pour respirer de grandes bouffées d'air. Jamais je n'ai ressenti tel sentiment d'impuissance. Dépassé par la situation, j'ai besoin de me calmer, de me raisonner, d'analyser les événements avec lucidité et sérénité. Un coup d'œil à ma montre m'indique qu'il est dix neuf heures. La dernière fois que j'ai fait ce geste, c'était sur les quais, à dix huit heures. Il y a juste une heure. Une toute petite heure qui s'est soudainement transformée en éternité.

*"Ah ! Chronos. Le temps et ses caprices. Le temps et son élasticité. Le temps et son concept. Le temps et sa perception."*

Inconsciemment, je marche lentement, robotisé, vers mon domicile et traverse côté impair. Passant devant le restaurant Goldenberg, je ressens les premières douleurs aux tempes. Je m'arrête, ferme les yeux et reprends mon chemin. A chaque pas, cela cogne un peu plus fort. A

hauteur des Pianos Daudé, un malaise me met littéralement à genoux. Les passants me regardent à peine, indifférents. Plusieurs secondes me sont nécessaires pour pouvoir me relever. A moins de deux cents mètres, je vois clignoter la croix verte d'une pharmacie. Je m'y rends. Peu de monde dans l'officine. La pharmacienne me sert un antalgique. Je sors, tourne à gauche et entre au Week-End, le bar-tabac qui fait face à mon domicile, un lieu que je fréquente régulièrement. C'est un petit bistro de quartier avec une déco « vieux Paris », endroit mythique où a été tourné "Touchez pas au Grisbi". Je m'installe sous la petite véranda vitrée, commande un double-express et cherche un signe de reconnaissance. En vain. Le serveur m'apporte mon café et me demande de régler :

— Nous fermons dans quinze minutes monsieur.

Cherchant fébrilement dans ma poche, je trouve un billet de dix francs et attends ma monnaie.

Je ne sais pourquoi, une expérience qui m'était arrivée il y a fort longtemps, je pourrais dire dans une autre vie, refait surface en ma mémoire.

Debout face à un miroir, face au reflet inverse de moi-même, j'avais plongé dans le regard de cet autre moi, les yeux grands ouverts, essayant d'oublier l'enveloppe qui l'entourait. L'expérience était intéressante car l'image s'évapora et fit place à une sorte de corps immatériel, fait de vibrations, laissant apparaître une autre, voire d'autres images de moi-même, images dans lesquelles je m'enfonçais.

"Plongée introspective d'une autre réalité..."

*"Une autre réalité ?... Es-tu sûr ?"*

"Que représentaient ces visages que je ne connaissais pas ?"

*"Était-ce les tiens dans un autre temps... ou une autre époque?... Quel était le sens de cette vision?... Et aujourd'hui, étais-tu au bon endroit ?"*

Tant d'interrogations d'où ressurgissent ces questionnements d'enfant, d'adolescent et d'adulte sur le sens de ma vie, à savoir si le chemin que j'avais décidé d'emprunter, il y a une dizaine d'années, était juste et en accord avec ce que je suis réellement. Ce dont je doutais fortement depuis quelques semaines.

*"Peut-être devrais-tu te laisser porter par tes ressentis, chercher une porte de sortie, trouver un autre chemin ?"*

Au-delà de mes cinq sens, il me semblait avoir toujours été un intuitif. D'aucuns parlent de perception extrasensorielle, d'autres de prémonition ou de feeling, finalement peu importe le nom que l'on veut bien lui donner, puisque l'important est ce que notre intuition peut nous apporter si nous savons lui ouvrir la porte et l'écouter.

*"Et bien, ces derniers temps ton sixième sens était en berne."*

Je m'étais planté sur toute la ligne et m'étais laissé abuser par un miroir aux alouettes, oubliant tous les principes de ce que j'ai pu exposer ci-avant, aveuglé et leurré par mes pseudo-convictions, croyant que le chemin sur lequel j'étais ne pouvait qu'être le seul et le meilleur.

Sur la piste du bonheur - cette stabilité intérieure permanente - je me suis laissé emporter par le plaisir, qui n'est que la recherche d'un bien-être immédiat, sans comprendre que ce bonheur ne se trouve pas en refusant les épreuves, ni en les fuyant, mais en s'y confrontant dans la reconnaissance de nos erreurs. Erreurs et épreuves qui nous font grandir et nous permettent de mieux nous

connaître, d'avancer sur cette voie intérieure qui mène au vrai Bonheur.

"Et les épreuves, ces derniers temps, je les accumulais."

*"Quant à tes erreurs... !!! Je ne préfère même pas en parler"*

Faisant le vide en moi, je me remémore le déroulement de cette journée. Evelyne est partie vers neuf heures. Je suis resté à la maison jusqu'à quinze heures, ayant annulé tous mes rendez-vous, prétextant une intoxication alimentaire, ressentant le besoin de réfléchir sur les décisions que j'allais prendre dans les semaines à venir, faire le point avec Eve concernant notre vie de couple et son envie, de plus en plus pressante, d'avoir un enfant : « — Que ce soit avec toi ou un autre. » avait-elle précisé.

*"Bon sang !... Eve ?... Le concert à Bercy..."*

"On devait se rejoindre à la maison."

*"Mais voilà ! Visiblement, tu n'as plus de maison."*

Tout en y pensant, j'observe mon appartement de l'autre côté de la rue. Une ombre passe derrière l'une des fenêtres.

"Où est-elle ?"

*"Peut-être chez sa mère qui habite Porte Maillot ?"*

Me dirigeant vers le comptoir, je demande s'il est possible de téléphoner.

— Il y a une cabine au sous-sol, Monsieur. L'appareil marche avec des pièces. Il vous faut de la monnaie.

Je descends, décroche et compose le numéro. Après quelques sonneries, une voix se fait entendre, familière, agréable. Cela me donne du baume au cœur et une tonne d'espoir.

— Allô ?... Eve ? Dis-je enjoué.

— Qui est à l'appareil ? Me répond la voix d'Evelyne.

— Eh bien c'est moi !... Luc !

— Je suis la mère d'Evelyne, et je ne pense pas vous connaître. Rappelez-moi votre nom ?

— Excusez-moi ! Vous avez la même voix au téléphone, c'est incroyable. Bonjour Caroline... Je cherche désespérément Evelyne. Nous devons nous rendre à Bercy pour assister à un concert, mais... J'ai un problème... Elle n'est pas à la maison... Et puis... Il m'est arrivé une histoire incroyable... Difficile à expliquer par téléphone.

— Ecoutez monsieur, si c'est une plaisanterie je n'ai absolument pas le temps... Heu !... C'est pour la radio?... C'est Lafesse ?... C'est cela ?...

— Mais pas du tout Caro... heu !... Madame ! C'est "Moi"... Luc... Luc Larcange. Je vous assure, ce n'est pas une blague, vraiment pas.

— Mais ma fille n'est pas là, monsieur. D'ailleurs elle n'habite plus à Paris depuis longtemps... Depuis qu'elle est mariée. Elle habite à... Heu !... En province. Mais qui êtes vous enfin ?

— Mar... Mariée... Pro... Province... C'est impossible !... Je l'ai quittée ce matin... Mais... Mais que se passe-t-il ?

— Je peux difficilement vous répondre cher monsieur et ce serait plutôt à moi de vous poser cette question. D'ailleurs, je ne comprends rien à ce que vous me racontez. Au revoir !

Elle raccroche et me voilà dans cette cabine avec l'envie de hurler.

*"Est-ce que tu dors ?"*

"Je vais certainement me réveiller."

*"Tout ça va disparaître..."*

"Ce cauchemar ne sera plus qu'un souvenir confus."

*"Tout va redevenir normal."*

Je secoue la tête brusquement pour me sentir exister et remonte, avec l'impression d'être un alien et cette détestable sensation que tout le monde me regarde, d'être incapable de marcher correctement, de trébucher à chaque pas. Je rejoins ma table péniblement et retrouve mon café... Froid !

*"Ressaisis-toi !"*

Je respire fortement et bruyamment plusieurs fois de suite. Des regards se braquent sur moi, inquisiteurs. Je rougis, sans pouvoir me contrôler, et m'enferme le visage dans les mains. Les regards se détournent, soudainement gênés. Peu de personnes aiment voir la misère des autres, la tristesse, le désarroi. Il est plus facile de faire semblant de ne pas voir, de ne pas se sentir concerné, de crainte d'être pris à témoin ou que l'on vienne demander de l'aide. Il y aussi les voyeurs, ceux qui attendent un effondrement encore plus profond de celui qui est en train de craquer sous leurs yeux.

*"Sors !"*

Je me lève et, hésitant, retourne vers la Place des Ternes. J'aimerais rembobiner le film de la journée et me retrouver chez moi avant que je ne parte faire cette balade sur les quais.

*"Aïe ! Voilà que tu vas nous faire le coup de « Et si j'avais fait ci... et si j'avais fait ça » et envisager les multiples possibilités d'une situation vécue. Tu sais très bien que ce qui a été écrit ne peut être effacé."*

Personnage d'un roman de Kafka, j'essaie seulement de comprendre cette situation absurde, réalisant sa complexité. Mes poches sont vides, peu ou prou. Lors de mes balades, je ne prenais sur moi que le minimum ; peu d'argent, pas de cartes de crédit, pas de clefs de voiture, allant jusqu'à laisser mes papiers d'identité.

J'avais aussi laissé mon nouveau téléphone portable avec lequel je frimais ces derniers temps. Un Motorola 3200, toute dernière génération de mobile. Cela me changeait de l'énorme Matracom 2000 qui pesait pas loin de cinq kilos et que je pouvais brancher dans ma voiture ; lieu qui était d'ailleurs devenu sa résidence définitive.

Je sortais en voulant me couper du monde, avec l'idée de me noyer de façon anonyme dans cette ville que j'adorais, persuadé de vivre une aventure urbaine sans cesse renouvelée. Je ne devais pas avoir de réflexes de consommateurs, ne pas être détourné de mon objectif principal : regarder autour de moi les architectures, le ciel, les passants. C'était la meilleure façon de me ressourcer.

La réalité de la situation me submerge brutalement et suis pris de nouvelles palpitations, paralysant bras et jambes.

*"Tu dois trouver une solution dans les plus brefs délais."*

Sans réfléchir, je fais demi-tour, repasse devant « chez moi », un point au cœur, hésite à remonter et continue ma route. Cette peur panique qui m'envahit me rend incohérent, telle une poule devant une voiture qui arrive en trombe, partant d'un côté, puis de l'autre, revenant sur ses pas, jusqu'au moment où elle se fait écraser.

J'ai envie de voir de la vie, sachant que ce quartier allait s'éteindre lorsque les lumières de la ville s'allumeraient. Je tourne rue de Courcelles et remonte en direction du Parc Monceau, passant devant la station Total.

*"Où se trouve le parking que tu loues à l'année."*

Bien que clefs et bipper fussent restés sur la petite table de l'entrée, instinctivement j'y pénètre et descends, par l'escalier, au premier sous-sol. Je pousse la porte du niveau

et marche hâtivement. Mon rythme cardiaque s'accélère et j'avance vers, ce dont je suis quasiment sûr.

Encore quelques pas et... Une autre voiture occupe mon emplacement. La mienne s'est évaporée je ne sais où, peut-être absorbée par cette « ombre de pluie et de lumière ».

Encore ces sueurs froides. Quelques tremblements font que je m'adosse au mur du parking. Je m'accroupis, puis me relève et sors précipitamment de cet endroit.

A l'intersection du boulevard de Courcelles et de la rue de Chazelles, la station de métro Courcelles s'ouvre à moi. Je m'y engouffre, sors un ticket, passe le portillon et monte dans la première rame qui se présente, sans en connaître sa destination.

Je me déplaçais dans Paris en voiture, occasionnellement en vélo, rarement en métro. Ce sont les odeurs, ou plutôt « l'odeur » du métro, qui réveillent en moi une multitude de souvenirs.

Jeune étudiant, je l'utilisais tous les jours. C'était le moyen de locomotion le plus rapide dans Paris et de loin le plus économique. De temps à autre, pour changer, je prenais le bus. Le voyage en surface, à l'air libre, me faisait découvrir un autre visage de la Capitale. Mais pour cela, il fallait avoir plus de temps pour en profiter pleinement. En louant mon premier studio, ma volonté d'indépendance me fit acheter une vieille « deuche » que j'avais gardée plusieurs années. J'évitais ainsi de dépenser une fortune en taxis quand je rentrais tard la nuit.

Ma grande capacité de récupération - quatre ou cinq heures de sommeil me suffisaient - m'avait permis de vivre une double vie ; étudiant bûcheur la journée, fêtard et musicien amateur la nuit. C'est bien plus tard que je pris plaisir à ces escapades urbaines, ces longues marches que



conduisait mon humeur vagabonde au hasard des rues. Jusqu'à présent, ces balades solitaires avaient été des évasions ré-énergisantes et non pas cauchemardesques.

La rame s'arrête. J'hésite à descendre, mais je ne sais pas où je suis, dans tous les sens du terme. Je me laisse donc porter par mes pensées, revivant intérieurement ces dernières heures, minute par minute, essayant de trouver une explication logique à cette sordide mésaventure quand, soudain, une lueur perce les ténèbres de celle-ci, illuminant fugitivement un mot :

*"Machination!"*

Ce mot réveille en moi une phobie de paranoïa.

"Mes employeurs avaient-ils le pouvoir de manigancer une telle mise en scène ?"

*"Bien sûr! Ils le pouvaient. Qu'est-ce que tu crois ?"*

Ces derniers mois avaient été fort agités. Ce que j'avais découvert, sur les hommes et les organisations m'employant, m'avait éloigné d'eux. Nos aspirations et idées discordaient. Mon attitude avait changé et ils s'en étaient rendus compte.

*"Mettraient-ils en doute la confiance qu'ils avaient placée en toi ?"*

Une chose est sûre, ils étaient maîtres dans l'art de l'imposture et avaient les moyens financiers et techniques pour mettre sur pied un tel stratagème, comme ils avaient les moyens de faire disparaître qui bon leur semble sans qu'ils puissent en être inquiétés.

*"Alors ! Si tu les dérangeais tant que ça, pourquoi ne t'ont-ils pas purement et simplement éliminé ?"*

"J'aimerais bien le découvrir."

Dans cette rame de métro, scrutateur, je dévisage les personnes qui m'entourent, cherchant celui, celle ou ceux

qui seraient chargés de me suivre, de m'espier, de m'espionner, de noter mes moindres faits et gestes.

*"Est-ce ce jeune homme qui lit une BD adossé à la porte ?"*

"Ou cette femme qui me lorgne en coin ?"

*"Ou cette autre qui tricote assise sur un strapontin ?"*

"A moins que ce ne soit le grand black aux dreadlocks, avec son Discman et son casque, qui danse dans l'allée centrale ?..."

*"Ou bien... Peut-être font-ils tous partie de la machination ?"*

"Pourquoi tous ces regards braqués sur moi ?"

Sortant de cette envahissante psychose, je regarde mes vêtements, encore humides et fripés, et pense à cette « ombre de pluie et de lumière » qui m'avait enveloppé deux heures durant, pour laquelle je n'ai toujours pas d'explication rationnelle. Tout comme pour cette distorsion temporelle, persuadé que ces deux heures n'avaient duré que quelques minutes.

J'en reviens à mes employeurs. Images et situations arrivent en flux dans mon esprit, remontant le temps. Tout avait commencé à la fin des années soixante-dix. Je n'avais pas trente ans et me cherchais encore, partagé, après un Master Pro communication politique et sociale à Paris1, entre une voie artistique - écriture, mise en scène ou autre - et la communication publicitaire et événementielle. Je ne m'intéressais guère à la politique, même si j'avais des amis de toutes obédiences. Mon ouverture d'esprit s'adaptait à certaines idées de droite comme de gauche. Marc, un ami photographe, réactionnaire invétéré, n'arrêtait pas de me bassiner en me disant que c'était mieux avant, que le mondialisme n'apporterait rien de bon et que nous étions

assujettis à un « conspirationnisme mondial ». Il traquait toutes les publications possibles et imaginables sur le sujet. Ce fut le premier qui me parla de Jean Monnet, de la « Trilatérale » et diverses organisations secrètes. Pour ne pas mourir idiot, dès le lendemain, je me rendis dans une librairie et achetais « Mémoires » de Monnet, un pavé de près de huit cents pages. Quelques temps plus tard, dans la salle d'attente de mon dentiste, j'attrape une revue pour passer le temps, un magazine Historia qui traitait du règne de la Reine Victoria et de Benjamin Disraëli<sup>2</sup>. Une de ses citations m'avaient interpellé : « *Le monde est gouverné par de tout autres personnages que ne se l'imaginent ceux dont l'œil ne plonge pas dans les coulisses.* »

Deux siècles auparavant, Richelieu avait déclaré : « *Bien des gens seraient très étonnés s'ils savaient qui était le véritable souverain de France.* »

Soudainement, les propos de Marc me semblaient moins naïfs. Je repris sérieusement la lecture des mémoires de Jean Monnet ; un négociant en Cognac devenu éminence grise des puissants et qui avaient l'écoute de Churchill, Roosevelt et de Gaulle, qui l'appelait « L'Inspirateur ».

Ce livre fut une révélation. Je décidais d'étudier le rôle déterminant de certains de ces hommes qui font et défont la vie économique et politique internationale, à l'instar de Monnet, et d'en faire un Mémoire. Je me mis en quête de documents, livres et informations concernant ces hommes de réseaux qui avaient, au fil des siècles, manipulé, organisé, fomenté et écrit les décisions des politiques, influencé les rôles de l'économie au travers

---

<sup>2</sup> Disraëli : Ecrivain, homme politique et chef du parti conservateur, premier ministre de la Reine Victoria

d'organisations, secrètes ou semi-secrètes, capables de faire et défaire les gouvernements.

Monnet expliquait : *« J'avais mieux à faire que d'exercer moi-même le pouvoir. Mon rôle n'était-il pas d'influencer ceux qui le détenaient, et de veiller à ce qu'ils s'en servissent au moment utile?... »*

En 1950, il incite son ami Robert Schuman, alors Ministre des Affaires étrangères - après avoir été plusieurs fois Président du Conseil - à se rapprocher de l'Allemagne et s'en faire des alliés économiques pour créer une fédération européenne. En gros, il s'agissait de mettre un mouchoir sur le passé. Ils furent donc les initiateurs et créateurs de la C.E.C.A.<sup>3</sup> qui annonçait les prémices du marché commun et de la C.E.E.

Monnet avait déjà sa vision de notre Europe d'aujourd'hui. Il fonda, en 1956, le « Comité d'action pour les Etats-Unis d'Europe », qu'il mit en sommeil en 1974 : *« L'heure étant revenue aux desseins planétaires »* disait-il, ses disciples ayant établi, un an plus tôt, la « Commission Trilatérale »<sup>4</sup>, une société de pensée internationale semi-secrète, fondée en novembre 1972. Les protagonistes de cette commission avaient entrepris de gouverner le monde occidental, selon leurs règles, associé au Japon. La plupart d'entre eux étaient aussi l'élite d'autres sociétés dites secrètes comme le C.F.R., le Groupe Bilderberg, le B'nai B'rith, le Club de Rome, Jasons, le Bohemian Club, la Fondation Ditchley, le Comité des 300, et bien sûr la Franc-maçonnerie anglaise, mère de toutes les loges franc-maçonnnes mondiales.

L'action feutrée et discrète de la Trilatérale lui permettait de placer aux rouages essentiels des Etats des

---

<sup>3</sup> C.E.C.A. : Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier

<sup>4</sup> Voir en fin de livre dans « Sources et documentations »

hommes à elle, d'infiltrer les hautes sphères du monde occidental.

*"La loi du silence lui a permis jusqu'ici d'agir dans l'ombre."*

A cette époque, il me fut impossible de réunir, pour mon Mémoire, beaucoup d'informations sur ces sociétés, car très peu d'ouvrages ou documents les concernant étaient accessibles au grand public. Toutefois, par le biais de quelques relations, j'avais réussi à obtenir des noms de politiciens français de tous bords appartenant ou ayant appartenu à la Trilatérale. Toutes et tous étaient des européens convaincus, même si leur vision de l'Europe divergeait parfois. Raymond Barre fut un des fers de lance de cette organisation, comme put l'être Simone Veil, Jacques Delors, Alain Poher, Jacques Chirac et bien d'autres. Mais je dus stopper ces recherches car l'un de mes professeurs m'expliqua qu'il n'était pas de mon intérêt de continuer dans cette voie et que cela pourrait nuire à ma future carrière.

Faute de moyens et d'argumentations, j'avais conclu ce travail sous forme de fiction par le biais d'une synthèse romanesque de ma vision toute personnelle de l'avenir planétaire « politico-économique » et culturel. Le principe de la fiction me permit, avec une grande liberté, d'établir une projection de l'évolution de notre société dans les trente années à venir, imaginant ce que pourrait être le « Nouvel Ordre Mondial » que cherchait à établir ces organisations.

Le fait que l'on m'interdise, en quelque sorte, l'accès à ces informations aiguisa ma curiosité et j'étais devenu un enquêteur assidu, fouinant de ci, de là, afin de trouver « l'information » rare qui m'apporterait de nouvelles données. J'avais ainsi mis la main sur plusieurs documents

marginaux. Certains révélèrent les liens obscurs qui existaient entre les multiples organismes secrets et semi-secrets qui dirigeaient la planète avec une société pluriséculaire, « Les Illuminatis ». D'autres étudiaient les relations historiques de ces organisations à travers les siècles. Le milieu interlope des « hommes de l'ombre » me fascinait et j'en vins à vouloir en rencontrer

Absorbé par mes cogitations, j'en oublie les arrêts. Une voix émanant d'un haut-parleur, annonçant le terminus, me fait sursauter. Nous sommes de l'autre côté de Paris, à Nation.

Je sors du wagon et marche, repris par de vieux réflexes d'usager, vers les couloirs de correspondances. Un couloir en amène un autre puis un autre, puis un grand hall de distribution. Un plan mural m'indique qu'il existe une ligne de R.E.R. qui va de Nation aux Halles, et me voilà reparti dans ces couloirs sans fin, avec l'impression de m'enfoncer dans le ventre de Paris à la recherche du bon conduit, l'impression de m'enfoncer dans les couloirs secrets de mon âme, à la recherche de moi-même.

Marcher, sentir du monde autour de moi me fait du bien, m'apaise, me rend plus lucide. Une nouvelle réflexion s'impose et j'aborde la situation avec plus de logique ; essayant d'apercevoir, dans cette aventure « kafkaïenne », une lueur qui me mettrait sur la voie de la vérité.

*"Si tout ce qui t'arrive est l'œuvre d'une sombre machination, il va te falloir trouver tes véritables amis."*

Mon carnet d'adresses est rempli de ceux qui disent l'être, mais je ne me suis jamais laissé leurrer quant à l'amitié de certains, jamais laissé abuser par la condescendance d'autres.

*"Ne dit-on pas que c'est dans la difficulté que l'on reconnaît ses vrais amis ?"*

"C'est vrai ! Et j'avais constaté que le vide se faisait autour de soi lorsque les problèmes se présentaient."

*"La solution, l'aide, le soutien, l'encouragement, le réconfort vient souvent de la part de ceux que l'on attend le moins. Quand ceux sur qui tu crois pouvoir compter te font faux bond."*

Dans la plupart des cas nous avons, généralement, plus besoin d'une aide morale que financière, mais pour certains de nos soi-disant amis, la peur d'être tapés, taxés - peu importe le terme - fait qu'ils s'éloignent et ne nous appellent plus, et comme nous ne sommes pas en état de donner signe de vie, le fossé se creuse jusqu'à l'indifférence.

La véritable amitié ne s'explique pas, ne s'apprend pas, ne se travaille pas, ne se cultive pas : elle est ! C'est une relation irrationnelle qui existe entre deux êtres. Il suffit parfois d'un regard pour révéler une amitié éternelle et inébranlable. Une relation d'amour sans l'ambiguïté de la relation sexuelle.

Evidemment, je n'ai pas mon carnet d'adresses et espère ne pas en avoir besoin pour aller frapper aux bonnes portes, pour savoir sur qui je peux effectivement compter.

La disparition d'Evelyne m'inquiète. J'ai du mal à admettre que sa mère se soit prêtée à un tel complot. D'ailleurs, sa voix au téléphone révélait une réelle surprise, comme si elle ne m'avait jamais entendu. Me remémorant cet appel téléphonique, j'essaie de trouver l'intonation qui aurait pu la trahir.

*"Dans le cadre d'une machination ?"*

Sassant et ressassant les mots, l'impression qui en ressort est que cette femme ne me connaît absolument pas.

*"Qu'est-ce que tout cela veut dire ?"*

Une sourde colère prend possession de moi. Colère à l'encontre de ceux qui ont monté cette sordide affaire. Colère contre moi-même, incapable de raisonner et d'être cohérent. Colère contre ce destin qui prend un malin plaisir à me manipuler. Etrangement, cette colère génère une énergie nouvelle qui dissipe la peur panique qui m'avait envahi précédemment. Je me sens animé d'une rage indescriptible. D'une furieuse envie de me battre.

*"Jusqu'à l'extrême ?"*

Tandis que le métro s'enfonce dans les artères de la capitale, je sens le flux de mon sang circuler dans les miennes, monter et mettre mon cerveau en ébullition. Je commence à envisager les solutions qui me permettraient de sortir de ce guêpier, toutes les solutions, sachant que j'en oublierai certainement.

*"La première serait sans doute le réveil soudain."*

Un extrait de Sartre me revient en mémoire :

*« ... je ne sens plus rien, sauf un rythme, une impulsion irrésistible, je démarre, j'ai démarré, j'avance, le moteur ronfle, j'éprouve la vitesse de mon âme... »*

Je suis alors persuadé que mon âme est parée, armée et prête à affronter toutes les situations.



### III

*"Les vrais amis sont comme les étoiles.*

*Vous ne pouvez pas toujours les voir*

*Mais vous savez qu'elles sont toujours là.*

(Vieux dicton)

Station Gare de Lyon. Dans quelques secondes nous arriverons à Châtelet-Les Halles. J'imagine la façon dont je vais employer les heures à venir. Cette traversée de Paris en métro m'a permis de faire l'inventaire de mes poches, ce qui fut vite fait, et de mes proches, ce qui apparaissait plus complexe.

Dans mes poches, je n'ai ni papiers d'identité, ni cartes de crédit. Ma fortune s'élève à trois cent trente-deux francs et soixante-quinze centimes plus cinq tickets de métro.

Dans mes proches, je dois définir lesquels sont effectivement mes amis et concentrer mes énergies sur ceux qui me semblent irréprochables.

Côté famille, c'est un peu plus compliqué. Je suis fils unique. Mes parents ont disparu en mer, il y a bientôt dix ans, et leurs corps n'ont jamais été retrouvés. J'ai bien un oncle et un cousin qui vivent à Saint-Junien, près de Limoges, mais la dernière fois que j'ai eu de leurs nouvelles, c'était justement lors de la disparition de mes parents. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas leur numéro de téléphone. L'idée de les appeler est rapidement dissipée par le souvenir de l'entretien avec la mère d'Evelyne. Si la

situation n'évoluait pas dans les quarante-huit heures, il me faudrait éventuellement les contacter, me déplacer et me confronter à eux.

*"Être sûr qu'ils te reconnaissent."*

"J'ai le sentiment de ne plus être de ce monde."

*"D'être livré à toi-même dans un monde inconnu que tu connais pourtant par cœur."*

"Un monde avec les mêmes personnes, vivant à la même époque, le même jour, le même mois, la même année, mais un monde sans moi."

*"Comme si tu avais été gommé, effacé, oublié."*

"J'existe pour ceux que je croise. Ils me voient, m'entendent, peuvent me toucher et réciproquement."

*"Mais si tu interrogés ceux que tu connais."*

"Ils n'ont soudain plus aucun souvenir de moi."

Une idée saugrenue me traverse l'esprit. Et si ce n'était pas une machination ? Si l'explication de tout ce qui m'arrive venait uniquement de cette « ombre de pluie et de lumière » qui m'avait enveloppé sur les quais ? Ma rationalité s'évapore. "Cette vision éthérée n'avait-elle pas provoqué une rupture dimensionnelle ?"

*"Tu déliras !"*

"Si tel est le cas, mon but serait de convaincre mes proches, mes amis, mes collaborateurs et mes employeurs, que je suis momentanément sorti de leur mémoire, mais qu'en réalité ils me connaissent réellement."

*"Ben voyons !"*

Je pense notamment à mon ami d'enfance, Raphaël, qui a quitté la France il y a plus de vingt ans. Après avoir vécu à Tel-Aviv et à Vienne en Autriche, il réside actuellement à Hua Hin en Thaïlande. Nous nous connaissons depuis que nous avons seize ans et avons fait les quatre-cents coups

ensemble. Nous n'avons jamais rompu le contact et, malgré la distance, nous ne ratons aucune occasion de nous parler, souvent plusieurs fois par semaine, à défaut de pouvoir nous voir ; nos activités respectives étant trop prenantes. Là encore, je ne saurais comment lui envoyer un message qui soit assez explicite pour le convaincre de mon existence.

Mon introspection est stoppée net par l'arrivée du R.E.R. à Châtelet - Les Halles. Sortant de la rame, je retrouve les avenues souterraines du métro à la recherche du bon conduit, dans ce labyrinthe très proche de mes couloirs secrets qui mènent au plus profond de moi-même.

*"Avec une seule règle : ne pas se perdre."*

A la différence de mes méandres intérieurs, les directions sont indiquées et je me dirige vers la sortie Hôtel de Ville.

Première étape : David, un de mes meilleurs amis, dont j'ai été le témoin de mariage et avec qui nous devons aller au concert de Bercy. Keïko, sa femme, et lui-même devaient rentrer de vacances hier.

Créateur et directeur d'un hebdomadaire spécialisé dans la communication et les médias, David était à l'origine de plusieurs rédactionnels concernant mon entreprise.

Au début des années quatre-vingt, avec la montée grandissante des nouvelles méthodes de communication, des technologies frémissantes, de la prise de pouvoir des médias et l'explosion de la publicité, il avait créé C.B.C., Création Business Communication. Il avait senti que cet essor n'était pas une simple mouvance passagère, mais un véritable phénomène de société dont les implications allaient être bien plus importantes que certains ne pouvaient l'imaginer.

L'avenir lui donna raison. Les sociétés et agences de pub, de communication, d'événementiel, de conseil, proliférèrent. Elles ouvrirent la porte à tous les abus et tous les excès. Mais aussi à l'épanouissement des créateurs cathodiques qui apportèrent une nouvelle dimension au monde de l'audiovisuel. Cette période des années quatre-vingt fut celle de tous les paradoxes. Le mot publicité rimait avec business, innovation, débauche, stratégie, budget démesuré, résultats éphémères, création et pouvoir.

Ce fut l'origine de nombreuses fortunes et l'apparition de nouveaux aventuriers : ceux de la communication. Après avoir côtoyé les hautes-sphères des entreprises et des multinationales, ils se mirent à graviter autour de celles du pouvoir politique, relookant untel, conseillant un autre, mettant en scène ce dernier, etc.

C.B.C. faisait la pub des agences de pub et s'était affirmée, avec le temps, comme la référence de la presse spécialisée, créant des supports complémentaires comme « L'annuaire de la communication », « Le guide de la communication », « Les secrets de la communication », « Le Guide de l'Événementiel ».

La fortune des publicitaires avait fait celle de David qui m'avait été d'un grand secours à mes débuts.

J'avais créé ma première entreprise en 1982, me spécialisant sur les lancements de produits et les soirées de prestige. J'avais inventé le « show-express », des spectacles démesurés qui nécessitaient souvent plusieurs jours d'installation, de réglages et de répétitions, en intérieur ou extérieur, et qui ne duraient guère plus de deux ou trois minutes. Parfois quarante-cinq secondes. Je voulais créer une communication hallucinante, révéler la synergie qui existe entre créativité et réceptivité au travers d'événements sonores et lumineux dont le principe étaient

de bousculer l'imaginaire des spectateurs, de gommer, d'effacer de leurs esprits pendant quelques minutes toutes préoccupations, tout présumé. J'essayais de les faire voyager hors le temps pour les mettre, par le choc émotionnel, en position de déséquilibre, cherchant à les déstabiliser pour qu'ils soient en état de réceptivité totale. J'offrais une démesure sur mesure, d'aucuns parleront d'hallucination collective. Dans ma toute modeste mégalomanie, je m'étais baptisé « Le Metteur en Rêve de l'Imaginaire ».

Grâce aux articles que David écrivit dans ses publications, sur ces soirées de gala qui réunissaient Jet-Set, stars et gotha, j'avais gagné plusieurs budgets qui furent décisifs pour mon avenir. Les attachés de presse faisant bien leur travail, tous les grands médias firent des rédactionnels sur ces soirées hors normes et dès le lendemain, il y avait des pages entières dans des quotidiens et hebdomadaires, ce qui était tout bénéfice pour les organisateurs ou les annonceurs car s'ils avaient du les acheter en espace publicitaire cela aurait coûté une fortune.

David ne m'avait jamais demandé de contrepartie pour cette aide médiatique. Une fois j'avais abordé le sujet, à savoir s'il voulait être commissionné, et il l'avait très mal pris.

Avec le temps, il me fit rencontrer des personnes de son réseau, surtout des maires de certaines grandes villes ou des responsables politiques de collectivités locales pour lesquels j'avais commencé à devenir metteur en scène urbain pour des événements historiques, commémoratifs et culturels. Je me plongeais dans l'histoire d'une ville, d'une région, d'une place, d'un personnage et j'écrivais un conte des temps modernes. L'exercice était différent.

C'était souvent des événements extérieurs gratuits pour lesquels la population était conviée, des spectacles composés comme une symphonie, avec sur la partition des mots, des notes de musique, des images, de la lumière, des feux d'artifices, parfois des artistes, des danseurs, des comédiens, des jeux d'eau... comme une progression visionnaire, avec la volonté de créer une vision éphémère indélébile, faire du ciné en direct plus que de la pub, mettre en scène un lieu à travers un thème donné, faire passer l'information par l'émotion.

*"Sublimier l'instant !"*

David m'avait toujours accompagné sur la décennie écoulée et avait été le témoin de mon évolution, étant passé de conteur d'histoires à manipulateur d'histoires pour des causes qui n'étaient pas toujours louables.

J'imagine l'angle avec lequel j'allais l'aborder, effaçant immédiatement ces pensées, afin d'être le plus disponible, le plus spontané et naturel possible.

Dix minutes de marche me portent au pied de chez lui. Il est propriétaire d'un magnifique duplex, situé dans un hôtel particulier restauré de la rue des Archives, en plein cœur de Paris, où il en occupe les deux derniers étages. La porte de la rue, donnant sur la cour intérieure, est ouverte. Je la pousse et me dirige vers l'entrée principale. Un jeune homme venant livrer des fleurs au second m'évite le barrage de l'interphone. Les architectes-restaurateurs ayant refusé la modernité, il n'y a pas d'ascenseur, mais un vieil escalier XVIIIème, étroit, entièrement restauré. Je respire un grand coup et avale les cinq étages dans la foulée. Reprenant mon souffle, face à sa porte, j'entends filtrer quelques notes de musique japonisante. David est marié avec une tokyoïte.

Je sonne, un point au cœur. La porte s'ouvre sur le regard pétillant de mon ami. Il me dévisage. Mes vêtements, encore humides, sont terriblement fripés.

— Je peux faire quelque chose pour vous ? Résonne la voix grave de David.

Je reste silencieux quelques précieuses secondes.

— David... Si je te raconte ce qui m'est arrivé, tu vas me prendre pour un fou drogué. Ce qui n'est pas le cas... Il est possible aussi que tu me dises que tu ne me connais pas... et que tu ne m'as jamais vu... Mais... Mais, il faut absolument que tu m'accordes cinq minutes pour que je puisse t'expliquer tout ça... Et si tu me faisais entrer, au lieu de me laisser planté sur ce palier, il me semble que ce serait plus facile.

J'ai essayé de parler le plus naturellement possible, avec même une petite pointe d'amusement dans le ton.

— Ça, pour ne pas se connaître, pas d'erreur, on ne se connaît pas. Qu'est-ce que c'est cette histoire ?... Un canular ?... Ecoutez, je n'ai pas de temps à perdre, j'ai eu une journée chargée, je suis en plein jet lag et nous allons nous mettre à table.

— Cinq minutes David. J'ai besoin de cinq minutes pour tout t'expliquer à toi et à Keiko. Après, je me sauve, c'est juré.

Il m'observe une nouvelle fois. Sa bonne bouille ronde, surmontée d'une épaisse tignasse à peine grisonnante, lui donne une bonhomie qui attire immédiatement la sympathie. Nous avons à peu près la même taille, mais David est un bon vivant et son embonpoint le confirme au premier coup d'œil. Le regardant fixement, l'intonation, la sincérité avec laquelle je me suis exprimé l'intrigue. Son hésitation passée, il me fait entrer estimant ne pas courir de risques. Il est « Rokudan » en Aïkido, soit sixième dan,

grade décerné à des individus hautement expérimentés et faisant preuve de qualités morales hors du commun. Malgré mon allure athlétique, il est certain que je ne l'impressionne pas.

Nous traversons le hall d'entrée. D'une ouverture sur la droite, une frimousse aux yeux bridés apparaît. Puis, allant de l'un à l'autre, deux ou trois fois, elle s'arrête sur le visage de David l'interrogeant du regard. Sans un mot, il secoue la tête, faisant une moue avec les lèvres, pour lui signifier qu'il n'y a rien de très important et qu'il n'y a pas à s'inquiéter. La silhouette de Keïko disparaît dans la cuisine, comme aspirée par les bonnes odeurs qui s'en échappent. David me fait signe de m'asseoir sur le canapé en cuir blanc du salon.

Me retrouver dans cet appartement familial me fait oublier mon problème, ma mésaventure.

*"Comme si rien ne s'était passé ?"*

La voix de David fustige mes rêveries :

— Alors, qu'est-ce que nous avons fait ensemble ?

Le ton se veut amusé, le regard rieur mais, le connaissant, je sais qu'il est en éveil, sur ses gardes.

*"Attention ! Pas de faux pas."*

"Cet entretien est essentiel, décisif. Sa tournure va conditionner ceux qui vont suivre."

— Le plus simple serait d'abord que je te raconte ce qui m'est arrivé aujourd'hui. Ensuite, on passera aux détails.

Le plus clairement possible, en quelques phrases je lui narre les événements de la journée. Keïko est venue se joindre à nous dès le début de mon récit. Je m'arrête pour reprendre mon souffle et vois leurs visages, étonnés, dubitatifs. Un silence s'installe, ni pesant, ni désagréable, mais bien présent.



— C'est pour un roman ou faire un film, ton histoire ?

Sa question me fait sursauter mais le simple fait qu'il me tutoie me rassure, cela prouve que je lui suis sympathique.

— Ce n'est pas une histoire. Cela m'est arrivé... vraiment. D'ailleurs, nous avons fait des tas de choses ensemble... Heu !... Tiens, quand je vous vois tous les deux... Ça me fait penser que j'ai été votre témoin de mariage... Et puis... Et puis... Lorsque tu as monté C.B.C., tu m'as demandé d'être ton associé...

David éclate de rire, un rire spontané et bruyant, nous surprenant, sa femme et moi.

— J'ai vu et entendu pas mal de choses dans ma vie... Mais alors celle-là, on ne me l'a jamais faite. Ce qui est fort, c'est la conviction avec laquelle tu t'exprimes. Etonnant ! Je ne serais pas directement concerné, je me laisserais piéger... Mon témoin de mariage est un ami d'enfance. Quant à la société C.B.C., c'est avec mon père que je l'ai créée et...

— Mais ce n'est pas possible David. Je t'assure que ce ne sont pas des conneries. Tout ça est bien réel, ça m'est arrivé sans que je le veuille !

J'ai haussé le ton, ce qui semble gêner Keïko, sans affoler David.

Je continue :

— Tiens ! La première fois que l'on s'est croisé, tu venais de faire la connaissance de ta femme. C'était en avril 79. Tu l'as rencontrée à ton retour des Antilles, où tu as dirigé pendant plusieurs années une station de radio, sur l'île de Montserrat. Elle était de passage à Paris et, au cours d'une soirée chez des amis communs, les Thibault, vous vous êtes plus tout de suite. Ton père, à l'époque écrivait des articles économiques et politiques pour le Figaro...

Quant à ce témoin de mariage dont tu parles, il s'agit de Philippe, Philippe Legrand, un de tes amis d'enfance. Et c'est vrai qu'il devait l'être, mais deux semaines avant le mariage tu as changé d'avis. Cela a d'ailleurs provoqué un véritable scandale lorsque tu lui as annoncé que ce serait moi ton témoin... Il faut me croire.

Je venais de parler d'une traite. Les dévisageant, je les vois stupéfaits. Si tout ce qui avait été dit auparavant les avait amusés, là, je venais de frapper un grand coup et j'essaie de comprendre à quoi tient ce changement d'attitude.

— Mais... Mais comment peux-tu savoir tout ça ?

David, moins sûr de lui, troublé, commence à se poser des questions sur l'identité de ce personnage qui se trouve face à lui.

— David, je me tue à te dire qu'il m'est arrivé aujourd'hui un truc pas clair que je ne peux expliquer. Je suis réellement dans la merde. Il faut que je trouve une solution, une issue pour retrouver « Mon Monde »... C'est pourquoi je suis venu chez toi en premier, avec le besoin de voir les gens que je connais le mieux, les intimes, les amis quoi, les vrais... Je sais que tu comprends ça. Souviens-toi, lorsque nous nous sommes rencontrés, tu m'as cité cet écrivain anglais, Paterson, qui a dit «— *On ne se fait pas des amis, on les reconnaît*», tout simplement parce que le jour de cette première rencontre, nous avons eu tous deux le même sentiment : celui de se connaître depuis toujours. David, je ne suis pas un escroc, je ne suis pas un bandit ni un délinquant, je suis sincère. Je sais que je ne peux forcer les gens à me croire, mais il faut bien que je commence quelque part pour essayer de savoir ce qui m'est arrivé.

Cette fois, ils sont bouleversés. Keïko regarde sa montre, pousse un petit cri strident et se précipite vers la cuisine. De là, nous parvient un autre cri, de dépit cette fois. Elle nous rejoint le visage déconfit. Son repas a brûlé. David lui soutient que ce n'est pas grave et dans un élan se tourne vers moi :

— Veux-tu dîner avec nous ?... Salade, jambon et petites pommes de terre sautées, ça va ?

Keïko, interloquée, est vexée. Elle fait demi-tour, retournant dans son antre. David se lève et la suit. Il revient quelques minutes plus tard une bouteille à la main.

— Château Gazin 1990, un Pomerol classé cru du siècle, me dit-il en me la montrant, étiquette face à moi. Il ne faut surtout pas se laisser abattre. Qui plus est, il est à température.

Il débouche la bouteille, observe la « roule » du bouchon puis sent son « miroir ». Satisfait, il sort trois verres, se sert un fond et goûte. Ses yeux pétillent de plaisir. Il sert les deux verres vides, puis le sien. Keïko est revenue et prépare la table.

— Bon, tu veux bien que l'on reprenne tout, depuis le début ?

Prenant ma respiration, je décide de tout lui révéler, dans l'espoir de réveiller chez lui quelques souvenirs :

— Il y a dix ans, à trente deux ans, j'ai créé une agence de conseil en communication et d'organisation d'événements « I.D.R.E. », qui veut dire « Imaginer, Développer, Réaliser, Exporter ». Dans un premier temps, j'ai travaillé, pour des parfumeurs pour lesquels je me suis occupé de shows spectaculaires pour leur lancement de produits. Puis, par ton intermédiaire, j'ai commencé à travailler pour des collectivités pour des événements urbains. De grands groupes et des entreprises ont ensuite

fait appel à moi pour mettre en place leur stratégie de communication et organiser des soirées de prestige, où se retrouvaient VIP's et Jet-Set, en France comme à l'étranger. C'est ainsi que de Deauville à Saint-Tropez, de Monaco à New York, de Vaux-le Vicomte à Rabat et de Londres au Palais Yildiz d'Istanbul, nous arrivions, au cours de ces soirées, à faire se côtoyer le monde de l'entreprise et du cinéma, celui du show-business et le Gotha, le monde de la politique avec celui de la communication. Et en cela, tu m'as beaucoup aidé avec tes hebdomadaires et magazines qui firent l'éloge de mes actions, mettant en avant leur originalité. Ces soirées me permirent de rencontrer des politiques qui avaient des problèmes d'images et qui ne savaient trop comment les résoudre. Je leur ai donc répondu que le meilleur moyen était de faire appel à des professionnels, car ces derniers auraient l'objectivité et le recul nécessaire pour analyser les problèmes en question. Et c'est là que ma vie changea du tout au tout. On me chargea d'une campagne test puis, devant les bons résultats obtenus, de deux autres dossiers. Avec le temps on me délégua les campagnes de communication politique et, plus particulièrement, la valorisation et dynamisation d'image pour les Partis et hommes politiques. L'assemblage de mes expériences événementielles avec mes études en communication politique fit merveille. Mon rôle de consultant me permit d'évoluer dans le monde de la haute-politique et de côtoyer, très vite, les plus influents. Après avoir rôdé le principe des campagnes et tournées électorales, qui devenaient presque de la routine pour mon agence, qui continuait toutefois avec une équipe dédiée à s'occuper de budget plus ludiques, l'on me demanda d'intervenir de manière... heu... disons plus personnelle, plus

individuelle. Je devais rédiger des discours pour de hautes personnalités du gouvernement et devins ainsi le rédacteur attitré de certains de nos responsables politiques, écrivant ou remaniant les discours et prestations télévisées. Ceci-dit, ce n'était pas vraiment ma tasse de thé car je n'étais pas assez féru, politiquement parlant, et d'autres le faisaient aussi bien que moi si ce n'est mieux. Alors, à force de fréquentations et réunions préparatoires, de collaborations étroites et résultats exceptionnels - en toute modestie - les relations professionnelles devinrent plus cordiales, voire intimes. Avec le temps, les dîners d'affaires ne se passaient plus au restaurant, mais en famille, à laquelle on me présentait comme un petit génie de l'écriture, un magicien des mots, une plume. Mais, je ne me suis jamais fait aucune illusion. Cette bienveillance était proportionnelle à mon efficacité et surtout le constat que je ne représentais aucun danger pour eux. Ils avaient senti, dès le début, que je n'avais aucune prétention politique et aucune envie d'être sur le devant de la scène.

David et Keïko m'écoutent assidument, hypnotisés.

— C'est au cours de ces dîners que des « hommes de l'ombre » ont pris contact avec moi, ceux qui gravitent autour des politiciens, ceux qui conseillent, dirigent, protègent ou manipulent le pouvoir et le monde des affaires, ceux qui sont étroitement liés aux décisions importantes. Certains d'entre eux avaient remarqué la facilité avec laquelle j'étais capable de rédiger, au pied levé, une nouvelle mouture de discours, ou remettre en forme un congrès, afin de coller à l'actualité et être ainsi plus percutant, plus efficace. D'ailleurs, un petit aparté, plus jeune, j'avais déjà réalisé cette capacité d'écriture spontanée. J'inventais des histoires à partir de faits réels, qui apparaissaient moins vrais que ce que j'avais écrit,

surprenant tout mon entourage. Les américains donnent un nom à ce type d'activité « *spin doctor* ».

La bouche sèche, je m'arrête quelques secondes afin de boire. Le vin est sublime et je ne peux m'empêcher de finir mon verre. L'alcool me grise et m'encourage. David me ressert. Tous deux restent muets. Je décide donc de me lancer plus avant. Normalement, David devait savoir tout ce que je venais de dire, mais par contre il n'avait jamais vraiment été au courant de mes activités annexes.

— En réalité, I.D.R.E., que je dirige, n'est plus qu'une couverture de mes activités officielles. Au fil des ans, ces « hommes de l'ombre » m'ont demandé de me pencher sur la direction médiatique qui pourrait être donnée à certaines « affaires », au cas où celles-ci viendraient à éclater. Vous comprenez le sens du mot « affaires », n'est-ce pas ? Au début, ils m'ont confié des dossiers de moindre importance, pour me tester, voir comment j'allais réagir face à ces scandales potentiels, veiller à ma discrétion, surveiller la confidentialité que j'allais apporter à ces dossiers et, surtout, vérifier l'impact de mon travail sur les médias. Puis, après qu'ils aient fait une enquête sur ma vie privée et professionnelle, au fil des ans, je suis devenu le scénariste numéro un du gouvernement, le metteur en scène ès-scandales, le spécialiste de la fausse vérité plus vraie que vraie, le grand manipulateur d'informations. Figurez-vous qu'à quarante-deux ans, je fais partie des quatre ou cinq personnes en France qui voient passer entre leurs mains les dossiers les plus confidentiels de l'Etat et de ces hommes qui ont le pouvoir de faire ou défaire n'importe quelles carrières. Tous les dossiers sensibles, je les ai lus. Les vices, défauts et malversations de tous les hommes en vue, politiciens et politicards, hommes d'affaires intègres et véreux,

terroristes et maffiosi, je les connais. Tout comme les liens que peuvent avoir les uns et les autres avec des sociétés secrètes et semi-secrètes telles que la Trilatérale, la Commission Bilderberg et la Franc-maçonnerie. D'ailleurs ce n'est un secret pour nous trois, tu m'as avoué toi-même faire partie d'une loge et, depuis plus de dix ans, tu me tannes pour que j'entre en maçonnerie, me disant que je suis un maçon sans tablier et que cette société philosophique et humaniste me correspondrait bien.

Tous deux se regardent, toujours sans voix. Je poursuis sur ma lancée, ne voulant pas perdre le fil de mon incroyable monologue :

— Voilà donc maintenant plus de cinq ans que je travaille pour ces « hommes de l'ombre » et le gouvernement, sur les dossiers les plus délicats. Je vis au quotidien avec ces secrets d'état et, si cela m'a grisé pendant un temps, je dois le reconnaître, un mal-être s'est fait sentir depuis plusieurs mois. Depuis le début de cette année. Il y a un peu moins de cinq mois. Et puis, il y a quelques jours, début mai, « l'affaire Hamelin » a éclaté. Tout le monde en a parlé, tout le monde en parle et on va en parler encore longtemps : officiellement, Serge Hamelin, premier ministre s'est suicidé, officieusement, Serge Hamelin a été suicidé. Pour moi, ce dossier a été la goutte d'eau qui a fait déborder le vase. Mes employeurs ont senti mon désengagement, et...

Je m'arrête de parler, blême. Mes mains deviennent moites, des sueurs froides me coulent sur le front et dans le dos. Mon cœur doit battre à près de deux cents et je me sens partir. Je repense à cette idée de machination qui m'a traversé l'esprit dans le métro et imagine subitement l'ampleur d'un réel et sombre complot destiné à me mettre à l'écart, voire à m'éliminer.

*"Tiennent-ils auparavant à vérifier si tu n'as pas protégé tes arrières, en cachant des doubles de dossiers sur disquettes ou autres supports ?"*

"Ils ont le pouvoir de déménager mon appartement en une après-midi et d'installer un tiers à la place."

*"Dis-toi bien qu'ils ont le pouvoir de faire disparaître quiconque sans que personne ne se pose de questions."*

J'ai soudainement très peur. Qu'en est-il d'Evelyne ? Où est-elle ? Cette « ombre de pluie et de lumière » fait-elle partie de la machination ou n'est-elle que le fruit de la schizophrénie galopante qui semble prendre possession de ma personne ?

— Que se passe-t-il, tu es tout pâle ? me demande David

Surmontant le malaise vagal qui manque de m'emporter, je réplique :

— Rien... Rien... Je ne sais plus que penser. Je ne sais plus où j'en suis. J'en arrive même à me demander si j'existe vraiment... Tout ça est tellement incroyable... Même pour moi croyez-le... J'aurais mieux fait de partir avec vous en vacances en Australie comme c'était prévu. Je serais rentré hier avec vous et rien de tout cela ne se serait passé.

— Comment sais-tu que nous sommes allés en Australie ?

— Vous aviez prévu de faire ce voyage l'an dernier mais, pour de multiples raisons, de part et d'autre, vous l'aviez reporté à plusieurs reprises. Finalement, vous avez arrêté une date et réservé votre séjour. Alors, dans l'objectif de ressouder mon couple avec Evelyne, je vous avais demandé si nous pouvions nous greffer à cette escapade, ce qui vous avait réjouis au plus haut point.



David m'interroge avec curiosité. J'apporte des éléments de réponses convaincants aux questions qu'ils me posent, avec le souci d'être le plus précis possible. Lors de cet échange, je constate que tout ce que nous avons vécu ensemble n'existe concrètement que pour moi. Ils n'ont en fait plus aucun souvenir de nos relations passées. Par contre, si j'aborde des sujets reprenant des anecdotes sur leur enfance, leur jeunesse ou des aventures qu'ils m'ont rapportées dans le passé, ils s'en souviennent, ce qui provoque chez eux, à plusieurs reprises, des réactions d'étonnement, voire de crainte.

*"En clair, si toutes les situations que tu as vécues avec quelqu'un n'ont de valeur que pour toi, celles qui t'ont été racontées par eux, que tu n'as pas vécues directement avec ces personnes, sont toujours dans vos mémoires respectives, créant ainsi des souvenirs communs."*

L'ambiance est plus détendue. Nous parlons tous trois comme de vieux amis.

— Il se fait tard, nous devons nous lever tôt demain matin... Heu !... Veux-tu dormir ici ?

Encore une fois, sa proposition choque Keïko. Il reprend :

— Vois-tu, j'ai du mal à croire ce qui t'arrive. Je sais que je ne te connais pas. Du moins, là, maintenant. Mais, il y a trop de coïncidences dans ce que tu nous as raconté. Je suis persuadé que tu viens de vivre quelque chose que tu ne contrôles pas. Je ne saurais dire pourquoi, j'ai le sentiment que tu es sincère. Pourtant, je ne vois pas ce que je peux faire pour t'aider à te sortir de là, et si toute ton histoire est vraie, je ne peux que te conseiller d'être très prudent. En tout cas, tu peux compter sur ma discrétion.

Il me regarde droit dans les yeux pendant qu'il me parle.

— David, je te remercie pour ton invitation, mais je ne peux accepter. J'ai trop de choses à faire et de monde à voir. Je dois absolument trouver une issue dans les meilleurs délais. Sans vouloir dramatiser, c'est une question de vie ou de mort. Merci encore... Merci pour tout.

Mon refus n'est pas seulement pour soulager Keïko, que je vois inquiète, mais les raisons invoquées sont réelles, je dois trouver une ouverture au plus vite, trouver quelqu'un qui va me reconnaître, me croire. Cette halte m'a fait du bien. Je me sens reposé, plus sûr de moi, bien qu'un peu grisé par l'excellent Pomerol.

— Attends un instant ! me dit David.

Me laissant seul avec sa femme, il monte à l'étage et revient avec une liasse de billets en main :

— Tiens ! Je suppose que tu ne dois pas avoir beaucoup d'argent sur toi ? Prends ça. Cela te sera utile. Je t'aurais bien proposé de te changer, mais comme tu peux le constater nous n'avons pas la même taille de vêtements et mes pantalons, chemises et vestes te donneraient certainement un air clownesque inutile avec ce qu'il t'arrive. Pas la peine d'en rajouter.

La main tendue, il attend que je prenne les billets. J'hésite :

— Tu es sûr ? Je ne pourrais peut-être jamais te les rendre.

Il sourit, avec cet air attendrissant qui le rend si touchant, si humain :

— Ce n'est que de l'argent, il y a des valeurs plus importantes dans la vie.

— Merci David !

Je prends congé, les remerciant une dernière fois.

— Si tu as besoin d'un coup de main ou de quoi que ce soit, n'hésite pas, appelle-moi, dit David en me tendant sa carte. Et si tu en as envie, tiens-moi au courant de l'évolution de ta situation.

Poignée de mains ferme et chaleureuse, regard soutenu, soudé par un long silence, et une nouvelle porte se ferme sur mon passé, m'isolant un peu plus du monde que je viens de quitter.

Je reste sur ce palier, pensif. J'envisage l'avenir par rapport à ce qui vient de se passer et les réactions suscitées par mes propos. Toutefois, cet entretien me laisse un goût amer. Il n'a fait qu'exacerber ma confusion, mes incertitudes et mon désarroi, brouillant un peu plus les cartes de cette journée déconcertante.

Je ne crois pas que David se soit laissé manipuler et engager dans un quelconque complot, surtout à mon égard. Je connais trop son intégrité envers ses amis. Je ne serais donc pas victime d'une machination mais d'un phénomène qui aurait éradiqué de la mémoire de mes proches tous souvenirs me concernant.

*"Cette « ombre de pluie et de lumière » ?"*

Je redescends les escaliers tranquillement et retrouve la rue, possédée par la nuit. Une hésitation, brève mais judicieuse, me porte dans les Halles pour y rencontrer un ami restaurateur, dont l'antre est le lieu de prédilection du milieu de la mode, du show-business et de la publicité.

Chemin faisant, j'analyse ce que je viens de vivre chez David. En arrivant chez lui, j'avais bien quelques idées sur ce que je voulais dire, mais les choses se passent rarement comme on aimerait qu'elles soient.

*"Sans improviser, tu as laissé agir ton instinct."*

"Après quelques flottements, normaux dans une telle situation, j'ai senti l'instant où j'ai commencé à marquer des points."

*"C'est la chose la plus positive depuis ton retour des quais."*

Dans le noir le plus complet, cherchant l'ouverture, elle m'est apparue sans le vouloir. C'est seulement maintenant, marchant dans ces rues qui s'animent de plus en plus, que j'en perçois la véritable dimension.

"Tout ce qui m'a été raconté par mes amis ou mes proches persiste dans ma mémoire et dans la leur."

*"Ça, c'est fondamental !..."*

Arrivé à destination, je regarde ma montre. Un geste qui a pris de plus en plus d'importance pour moi. Minuit quinze. Je pousse la porte. Le restaurant est bondé. Plusieurs têtes se tournent dans ma direction, puis se détournent. On aime bien savoir qui vient dans ce lieu, dont le leitmotiv pourrait être : « Voir et être vu ». Malgré mes vêtements fripés - ils ont eu le temps de sécher chez David - mon look branché de jeune cadre dynamique ne suscite aucune réaction de rejet. Me faufilant entre les clients pour accéder au bar, j'aperçois plusieurs visages familiers.

*"Trop tôt pour les aborder."*

Mike est derrière son comptoir, débordé. Je m'évertue à attirer son attention. Contrairement à l'accueil triomphal auquel j'avais droit habituellement, son regard glisse sur moi, marquant ma transparence, et il sourit à une superbe créature avoisinante ; ce restaurant est le repère des plus jolies filles de la Capitale.

— Mike ? Je peux te voir cinq minutes ? Lançais-je d'un ton peu convaincu, essayant de surmonter l'incontournable brouhaha qui règne dans le restaurant.

— C'est à quel sujet, mon garçon ?

« Mon garçon », une de ses expressions favorites lorsqu'il s'adresse à quelqu'un, connu ou inconnu.

— Eh bien ! C'est un peu compliqué à expliquer comme ça, mais... Heu !... Il m'est arrivé une... une galère. Je sais que tu peux m'aider.

— On se connaît ? dit-il surpris de ma démarche.

Je connais Mike depuis plus de vingt ans et pourtant sa question m'apparaît subitement naturelle et ne me choque pas le moins du monde.

— Bien sûr ! Mais tu ne peux pas t'en rappeler, c'est pour ça qu'il faut que je te parle.

— Ouh là là ! Faut arrêter la drogue mon garçon... Tout ce que je peux faire pour toi, c'est te servir un coup à boire... Et si c'est pour te le faire offrir, demande, au lieu de faire des plans qui ne tiennent pas debout. C'est plus simple et plus sûr de marcher... Bon ! Qu'est-ce que je te sers ?

— Heu !... Un cognac.

Je ne bois plus vraiment d'alcool depuis des années, mais j'ai besoin de me secouer, me tenir éveillé et il paraît que cela aide dans ces cas là.

Mike pose le verre devant moi :

— Et voilà mon garçon, j'te l'offre pas, mais j'ai doublé la dose. Si tu veux un conseil, je ne sais pas si c'est très bon pour toi, dans l'état où tu es. Tu sais les mélanges...

Dans le même temps, il porte sa main en travers de son front pour me signifier que je vais être encore plus « fracassé » - selon une autre de ses expressions favorites -

persuadé de mon état « stupéfiant ». D'un signe de la main gauche, secouant doucement la tête, je lui fais comprendre de ne pas s'inquiéter, pendant que ma main droite s'empare du verre ballon et le porte à mes lèvres. J'avale une gorgée.

*"Tu parles d'une gorgée. T'as descendu la moitié du verre."*

L'alcool, fort, me fait grimacer immédiatement. Le liquide descend, telle une coulée de lave, de ma gorge à mon estomac. Les sons résonnent comme dans une chambre d'écho, les voix se démultiplient, les lumières s'irisent intensément, et je suis envahi par une douce euphorie. Encore grisé par le Pomerol de David, le cognac, la fatigue et les nerfs se relâchant, je n'ai plus le courage de me dominer, malgré le monde qui m'entoure. Je dérape dans une béatitude possessive, incontrôlable. Des souvenirs me submergent.

Avant d'aborder mes études supérieures, sortant souvent, buvant énormément - il faut le dire - vivant beaucoup la nuit, il m'arrivait d'avoir des trous noirs.

Le lendemain, mes compagnons de virée me racontaient ce qui s'était passé et j'avais du mal à le croire.

Ma vue se brouille et je retrouve cette torpeur oubliée. De l'air frais nous parvient de l'extérieur. Une dizaine de personnes fait irruption dans le restaurant. Il me semble reconnaître quelques joyeux drilles, anciens compagnons de bordées, qui s'approchent, font le vide en moins d'une minute et cherchent à me pousser dans un coin.

— Mike ! Tu nous mets une tournée ?

D'un geste, celui qui vient de s'exprimer fait un cercle avec sa main pour indiquer le groupe.

— Chiroubles ?...

J'ai parlé sans m'en rendre compte et réalise que je viens de l'appeler par son surnom qui lui avait été attribué en rapport à sa forte consommation de ce Beaujolais.

— Heu... Eric ?... Eric Loiseau. Incroyable !... Co... comment vas-tu ?... Ça fait une éternité !... Alors ?... Toujours égal à toi-même à ce que je vois !

Le fameux Eric/Chiroubles m'examine de son œil glauque, veiné d'alcool. Il avait peu changé depuis la dernière fois que je l'avais vu - ce qui remonte à plusieurs années - si ce n'est qu'il avait pris une trentaine de kilos. Il avait toujours cette figure poupîne et son épaisse tignasse noire bouclée.

— Qui tu es, toi ? me réplique-t-il.

— Arrête un peu... C'est moi !... Luc.

Dans mon nuage de coton, oubliant ma situation décalée, je lui réponds naturellement, comme si je ne l'avais pas vu depuis notre dernière virée.

— Mike ? Ressers ce mec, il m'éclate.

Puis se tournant vers moi :

— Tu ne serais pas un peu allumé, toi ? On se connaît d'où ?

— A vrai dire, ce n'est pas si simple. Je ne suis pas vraiment en état pour te l'expliquer. Tout ce que je peux dire c'est qu'on a fait pas mal de virées ensemble avec Sergio, Jean-Charles, Véro, Moulinot, Manu et les autres. Les descentes chez Castel, les nuits blanches chez « La Grosse », les soirées œufs, les fins de nuit au Bus ou au Keur Samba... Tu te rappelles ?... Cela nous ramène dix ans en arrière. C'était avant que tu ne prépares l'ESSEC, et que je ne m'engage dans mes études de communication politique... Qu'est ce qu'on a pu se déchirer !

Il éclate de rire, regarde alentour pour voir si les autres ont entendu et essaie d'articuler :

— Ce qui me plaît chez toi... c'est la conviction avec laquelle tu me racontes ton histoire... On y croirait... T'es comédien ou quoi?... Je ne sais pas qui tu es, tu me montes un char comme c'est pas permis et moi je t'écoute. C'est irréel ça, non ? Irréel. Mais tu me plais mec. Si ça te dit, on part en virée et plus on est d'allumés plus on s'éclate. On a tout ce qu'il faut pour ça.

Tout en parlant, il renifle un grand coup avec une narine. Agacé, je vide cul sec le verre de cognac que Mike vient de me servir. Si tout à l'heure les lumières étaient plus fortes sous l'effet de l'alcool, un petit malin est train d'en baisser le potentiomètre. Je m'entends parler.

*"Enfin, tu crois entendre ta voix."*

D'autres voix fusent, puis tout devient très confus. Le temps a perdu toute notion de temps. Je marche, ris, entends de la musique, très forte. J'ai la sensation de sauter, de danser. On me fait fumer je ne sais quelle cigarette, puis repartons vers une autre destination. On m'enfile une sorte de paille dans le nez et une voix me demande de respirer très fort. Le produit me brûle les narines, me donnant l'impression de pénétrer mes lobes temporaux. Il ne neige pas sur le lac majeur mais dans mon cerveau. Toutes mes fonctions cognitives sont en voie de désintégration totale. J'aperçois les lumières de la ville qui défilent comme des traits sans fin. La voiture s'arrête, des portières claquent.

*"Combien exactement ?... dix ?... vingt ?... cent ?..."*

"Je suis incapable de pouvoir dire où je me trouve. J'en ai même oublié ce qui m'est arrivé."



*"Mais tout cela t'est-il bien arrivé ?... N'est-ce pas le fruit de ton imagination sous l'effet de l'alcool et des drogues ?"*

Je ne cherche plus à m'expliquer quoi que ce soit. Je suis bien, euphorique, sans souci de ce qui va suivre, anesthésié de tout. Rien au monde ne peut plus me toucher ou m'arriver.

Une « ombre de pluie et de lumière » me recouvre de son doux manteau, éteignant la lumière en se dissipant.

## IV

*"Le langage politique est destiné à rendre vraisemblable les mensonges respectables, les meurtres, et à donner l'apparence de la solidité à ce qui n'est que du vent. "*

George Orwell (1903-1950)

La pièce, plongée dans la pénombre, est très grande avec de hauts plafonds ornés de sculptures dorées. L'air est empli de l'odeur du tabac froid. Allongé sur un divan, j'ai du mal à ouvrir les yeux qui s'habituent petit à petit à l'obscurité. Des corps sont étendus au sol et sur des canapés. Je me lève doucement, mais des flots de sang viennent se fracasser contre mes tempes, tels des coups de marteau, provoquant une douleur insupportable. Je ressens la nécessité de trouver au plus vite de l'aspirine ou je ne sais quel remède qui puisse la faire disparaître.

"J'ai le vague souvenir d'en avoir acheté, il y a peu... Mais quand ?"

*"Tu pourrais te demander ce que tu fais là !"*

"Mais qu'est-ce que je fais là ?"

*"Tu ne te rappelles vraiment rien ?"*

De fugitives images défilent devant mes yeux. Tout est brumeux. J'ouvre la porte à double battant de la pièce qui semble être, de toute évidence, le salon d'un très grand appartement dont je ne connais pas le propriétaire ou locataire, et débouche dans un hall de réception. A ma

gauche, un couloir me conduit à l'arrière, me semble-t-il encore, pour finir sur une immense cuisine.

— Bonjour ! Me fait une voix chantante.

Je sursaute, aiguillonné par un jet d'adrénaline et me tourne. Une superbe créature brune au regard émeraude me sourit, vêtue d'un long T-shirt bariolé pour seul et unique vêtement. Je grimace ce qui me semble être un sourire. Une bouffée de chaleur me traverse des pieds à la racine des cheveux et mon cœur se met à battre soudainement très fort. Des picotements se font ressentir sur toute la surface de mon corps. Troublé par les sensations et émotions que j'éprouve en sa présence, j'arrive toutefois à ouvrir la bouche pour lui répondre :

— Bonjour ! Vous ne savez pas où je pourrais trouver de l'aspirine, ou n'importe quoi susceptible de m'enlever le mal qui me broie la tête ?

— Eh ! On se vouvoie maintenant ? Tu sais, tu nous as fait mourir de rire cette nuit, c'était génial. Tiens ! Bois ça. J'étais en train de me préparer une mixture réparatrice. Vas-y, je vais m'en faire une autre.

A elle seule, sa voix dissipe le mal qui est en moi. J'avale, malgré tout, le liquide pétillant et opaque que contient le verre qu'elle m'a tendu et grimace.

— Pouah ! Qu'est-ce que c'est que cette saloperie ?

Elle éclate de rire :

— J'en sais trop rien. J'ai mis tout ce qui me tombait sous la main. Avec ce qu'on a pris cette nuit, ça ne peut pas nous faire de mal.

Elle se rapproche de moi dans un mouvement souple.

— Tout le monde dort. A mon avis, personne ne va décoller avant cet après-midi... Si on prenait un bain, bien

chaud ? Il y a une baignoire dans une des salles de bain, c'est une vraie piscine... En plus, elle a un jacuzzi.

Elle n'est plus qu'à quelques centimètres de moi. Je ne sais toujours pas ce que je fais là. Son mélange efficace fait effet.

— Banco ! Lui dis-je en la prenant par la taille, essayant de l'embrasser, moi-même surpris par cette attitude.

— Eh ! Doucement. Chaque chose en son temps. C'est mon cocktail qui te met dans cet état ?

— Non ! C'est toi... dis-je bêtement.

En riant, elle me prend la main, m'entraînant derrière elle. L'appartement est bien plus grand que je ne l'imaginai et doit faire au bas mot quatre cents mètres carré. Sélène, c'est son nom, m'apprend qu'il appartient à Laurent Charvet, un ami d'Eric Loiseau. Il l'a hérité, avec bien d'autres choses, de ses parents qui se sont malheureusement tués en voiture, il y a quelques mois. Passé le choc, Laurent a commencé à vivre à deux cents à l'heure, dépensant tant bien que mal la fortune patrimoniale qui semble, selon elle, inépuisable. Ce garçon organise au quotidien des fêtes, réunissant amis et inconnus, écumant restaurants et boîtes de nuit à la mode, pour finir généralement chez lui tard dans la nuit ou très tôt le matin.

Elle me raconte tout cela pendant que le bain coule. La baignoire, en mosaïque noire et or, est une véritable piscine. Elle retire son T-shirt, se glisse dans l'eau moussante et me fait un signe avec son doigt pour que je vienne avec elle. Je me déshabille gauchement, la rejoins et me laisse envahir par la tiédeur de l'eau. Nous sommes tous deux face à face, pieds contre pieds. Elle me regarde les yeux mi-clos :

— Tu veux bien me frotter le dos ?

Son ton est sans équivoque. Sans répondre, je me glisse derrière elle. Le contact de sa peau m'électrise totalement. Elle se colle contre moi et penche la tête en arrière. Je l'embrasse. Furtivement, je revois une « ombre de pluie et de lumière ». Sélène et la douceur de son corps efface instantanément cette vision. Mes mains caressent ses seins, puis ses hanches et se glissent entre ses cuisses. Je sens ses fesses se frotter contre mon sexe qui durcit. Elle tend la main vers une boîte de préservatifs posée sur le rebord de la baignoire, un sourire coquin au coin des lèvres. Nos corps se mélangent pour ne faire qu'un. Hors cette incontrôlable envie réciproque de faire l'amour, c'est la tendresse qui nous anime plus que tout. J'ai le sentiment qu'elle est la partie d'un puzzle qui vient de trouver sa pièce manquante, des formes parfaites qui s'emboîtent l'une dans l'autre.

Lamartine, tel un ange romantique silencieux, passe au dessus de nous : « *Ô temps, suspend ton vol, et vous heures propices suspendez votre cours.* »...

...Pendant que Sélène se sèche, je médite, étendu dans la baignoire bouillonnante. La journée d'hier, que je revis comme un film à l'envers, défile à toute vitesse. Je me revois chez Mike, puis chez David et... J'ai un pincement au cœur.

*"Tu te souviens pourquoi tu te trouvais chez lui ?"*

Tout me revient en bloc, brutalement.

— C'EST PAS VRAI !

J'ai crié sans le vouloir. Sélène sursaute :

— Mais qu'est-ce que tu as ?

— Est-ce que je peux téléphoner ?... J'ai besoin de vérifier quelque chose.

J'essaie de me persuader, que tout ce à quoi je viens de penser n'est dû une nouvelle fois qu'à mon imagination, à l'excès d'alcool ou je ne sais quelle cochonnerie absorbée hier soir, voire au remède ingurgité avant le bain, qui fut lui aussi magique, tonique et fort en émotion.

Une serviette autour de la taille, j'accompagne Sélène jusqu'à un téléphone. Je compose mon numéro et, après les bips bips habituels, un disque m'annonce qu'il n'est pas attribué.

— Quelque chose ne va pas ?... Tu es livide.

Tentant de tourner la tête vers elle, mes jambes se dérobent sous moi. Je glisse le long du mur, reste accroupi, hébété. J'étouffe et transpire à grosses gouttes. Mon cœur va exploser.

— Mais qu'est-ce que tu as ?... Hé ! Déconne pas, je ne sais même pas comment tu t'appelles.

Elle s'affole, me croyant sujet à une overdose. Je lui prends la main, doucement :

— Ecoute, Sélène, laisse-moi t'expliquer...

En quelques mots, je lui raconte ma journée d'hier jusqu'à notre rencontre chez Mike.

— La suite, tu la connais mieux que moi. Je dirais même plus, moi je n'en ai aucun souvenir.

Elle me regarde comme l'on regarde un pestiféré.

— Ben toi, t'es vraiment fêlé. Tu sais que toute la soirée tu n'as pas arrêté de nous raconter des histoires invraisemblables. Tu délirais en parlant de dossiers secrets, d'assassinats politiques, disant qu'il fallait tout arrêter, modifier les mentalités, que tout était pourri. Tout devait changer, selon toi, et tu as parlé de « crépi ». On pensait que tu voulais repeindre la boîte où nous nous trouvions. Eric et les autres avaient envie de te laisser tomber après le

Bus, mais tu étais tellement déchiré, faisant tout et n'importe quoi, que Laurent a tenu à t'amener chez lui. En arrivant ici, tu t'es écroulé sur un canapé dans le salon. Personne n'a pu te réveiller.

*"Donc, tout cela n'est ni un cauchemar, ni le fruit de ton imagination."*

"J'espère que dans mon délire je n'ai pas trop parlé. Je n'en reviens pas d'avoir cité le C.R.E.P.I., le Comité de Restructuration Economique et Politique International, que dirige Lionel Garestin, mon mentor, alors que j'avais volontairement éludé le sujet chez David."

Je me lève, me dirige vers la salle de bains et récupère mes habits qui sont en piteux état.

La maison est toujours aussi silencieuse, personne n'est réveillé. Une pendule indique douze heures trente. Sélène a remis son T-shirt et me suit dans tous mes déplacements.

— Sélène, crois-tu que ton ami Laurent puisse me prêter des vêtements ?

— Il doit pouvoir faire ça. Vous êtes à peu près de la même taille et ses armoires sont pleines de fringues neuves qu'il n'a mis qu'une fois. Suis-moi !

Nous nous dirigeons vers une partie de l'appartement que je ne connaissais pas encore, et pénétrons dans une chambre. Sur un lit démesuré, reposent Laurent et deux filles, enlacés. Ils sont nus. Après les avoir regardés bizarrement, Sélène m'attire vers un placard rempli de costumes, chemises et cravates.

— Sers-toi ! Il en a tellement, qu'il ne s'apercevra même pas que tu lui en as emprunté. Il s'en fout, comme il se fout de tout et de tout le monde.

Le ton est amer.

— Pourquoi dis-tu cela ?

Prenant son visage entre mes mains pour qu'elle me regarde bien en face, je vois ses yeux devenir humides. La gorge serrée elle me répond :

— Je suis avec Laurent depuis deux ans. Parfois je me demande si j'existe vraiment pour lui. J'ai l'impression d'être transparente. Pourtant je lui laisse faire ce qu'il veut, je subis toutes les humiliations, je...

Elle se serre contre moi, incapable de retenir ses sanglots.

— Mais alors, tout à l'heure... Pourquoi ?

— Par dépit... Par envie... Ne m'en veux pas, je ne voulais pas me moquer de toi. Et puis, je ne sais pourquoi, je ressens d'étranges vibrations en ta présence. Il y a aussi le fait que j'ai besoin de tendresse, de sentir que j'existe vraiment.

— Sélène ?... Tu veux bien nous faire du café pendant que je me rase et m'habille ?

Je lui essuie le visage avec la serviette qui me nouait la taille, l'embrasse et me dirige vers la salle de bains.

Propre, net et bien mis, je compte ma fortune. Hormis mes trois cents et quelques francs, David m'a laissé près de cinq mille francs. Cela devrait me permettre de tenir quelques jours, prendre une chambre d'hôtel, aller dans des établissements où je pourrais faire des rencontres susceptibles de m'apporter, si ce n'est des réponses, des lueurs de solutions quant à la situation que je vis depuis moins de vingt-quatre heures.

Je rejoins Sélène à la cuisine et tous deux prenons le café comme si nous avions fait cela toute notre vie. Une complicité tacite nous unit. Elle a la sensation que nous nous connaissions et que nous nous sommes retrouvés. Je lui confirme que je ressens la même chose. Pourtant, elle



est bien plus jeune que moi, mais pour l'heure cela n'a aucune importance. Seuls comptent nos ressentis. Je me lève, l'enlace, l'embrasse dans le cou respirant son odeur pour l'emporter avec moi :

— Je dois y aller. Je vais revenir. Promis.

Je quitte cet appartement cosu, confortable et chaleureux et me retrouve dans la rue. Je reste devant la grande porte sculptée, sur laquelle se trouvent deux magnifiques frappaors dorés, représentant des têtes de lion. A quelques dizaines de mètres, sur ma droite, la Place Victor Hugo, juste en face, l'ambassade de la République du Bénin et à ma gauche, j'aperçois au loin l'Arc de Triomphe. Objectif : mes bureaux, avenue Hoche. J'hésite à prendre un taxi, mais marcher est bon pour la réflexion. Et puis, il fait un temps splendide. Paris rayonne. Tout en marchant, je ressasse mentalement mon aventure de la veille.

A mon réveil, après avoir cru que tout cela n'était qu'un mauvais « trip », la dure réalité de cette situation est venue me surprendre dans une béatitude totale et je m'interroge sur la temporalité de cette situation.

Je tourne et retourne cette question avec le vif espoir de retrouver ma vie. Plongé dans mes cogitations, des roulements de tambours me font lever la tête. Place de l'Etoile se déroulent les cérémonies commémorative du 8 mai 1945 avec des militaires en tenues de parade. Ce qui voudrait dire que tout est fermé.

Sauf mon agence, car dans notre activité nous ne respectons pas vraiment le calendrier des jours fériés, en accord avec les employés. Les trente-neuf heures, nous les faisons souvent en deux jours.

Je contourne la place de l'Etoile, par la rue de Presbourg, traverse tour à tour, l'avenue Kléber, l'avenue

d'Iéna, l'avenue Marceau, les Champs-Élysées, continue sur la rue de Tilsitt qui coupe l'avenue de Friedland et arrive enfin avenue Hoche, remontant vers le Parc Monceau. Mes bureaux se situent dans un immeuble tout en verre, face au Palace le Royal Monceau, non loin du siège des Parfums Dior. Je pousse la porte et, machinalement, avance vers l'ascenseur.

— Monsieur !... Monsieur, je peux vous renseigner ?... Avec qui avez-vous rendez-vous ?... Je dois vous annoncer.

Chaque étage est loué à plusieurs entreprises dont la mienne. Un accueil et un standard communs facilitent le filtrage des appels et des visiteurs. J'explique à la réceptionniste, qui m'est inconnue, que je me rends à mes bureaux.

— Mais c'est ce que je vous demande, monsieur, à quel bureau vous rendez vous ?

Avec un grand sourire je lui demande :

— Depuis quand êtes vous là ?

Elle me regarde interloquée.

— Je ne comprends pas votre question ?

— Depuis quand travaillez-vous ici ?

Le ton avec lequel je la relance est plus ferme, moins aimable.

— Mais depuis plus d'un an, Monsieur, pourquoi ?

Elle m'a répondu en toute innocence et je suis un parfait inconnu pour elle.

De peur de faire une gaffe, elle ne sait comment me traiter. Lisant les plaques des sociétés qui se trouvent sur le mur, derrière le comptoir d'accueil, je suis surpris de constater qu'aucune ne correspond aux entreprises ou professions libérales qui sont censés être les locataires des lieux.

*"Jusqu'à présent, seuls les événements vécus disparaissaient ?"*

"Cette fois, c'est différent, des éléments concrets, matériels, ont cessé d'exister."

*"N'est-ce pas étrange cette impression de situation de déjà vécu ?"*

Je me retrouve dans le même état que sur ce palier, hier, chez moi, incapable de bouger, paralysé par les événements. Bien que le hall soit climatisé, je transpire abondamment et ne peut contrôler les tremblements de mon corps.

— Monsieur ?... Monsieur ?... Ça ne va pas ?

J'aimerais lui répondre mais ma bouche s'ouvre sans qu'aucun son ne puisse en sortir.

— Eh bien que se passe-t-il ici ?

La voix, s'élevant derrière moi, me semble familière.

— Ah! Monsieur de Landry, je suis contente de vous voir. Ce monsieur est bizarre et je... Je...

— Calmez-vous mon petit, calmez-vous, reprend la voix, et vous ?... Qui êtes-vous ?

— Léopold ?... Léopold de Landry !... bafouillais-je. Eh bien ça alors ! Quelle surprise !

Entendre le nom correspondant à cette voix me projette cinq années plus tôt. Nous nous étions côtoyés quelques temps, avec des projets d'association. La vie en avait décidé autrement, car trop différents et n'ayant absolument pas la même éthique, la même conscience du travail, même si au début de ma carrière, j'avais commis quelques faux pas ; mais que celui qui n'a jamais fait d'erreurs me jette le premier pavé. De Landry, lui, n'a jamais eu aucun scrupule. Une seule chose l'intéressait et il a toujours eu la franchise de l'avouer ouvertement :

« — Faire du blé et encore du blé, quels qu'en soient les moyens et les méthodes ». A lui seul, il justifiait l'adage : « *Il ne faut pas se fier aux apparences.* », tant son physique avenant, sa culture, son apparente sincérité et intégrité trompaient son monde.

Lorsque ses victimes se rendaient compte de leur erreur, il était trop tard et se retrouvaient ruinées, couvertes de dettes. De Landry s'en sortait toujours indemne. Il ne prenait jamais aucun risque. Rôle qu'il réservait à ses partenaires, ces hommes de paille et prête-noms qu'il utilisait pour les nommer comme dirigeants de ses sociétés. Ses montages financiers étaient obscurs et beaucoup l'avait surnommé « le Roi de la cavalerie » ce qui n'avait rien à voir avec son titre de noblesse.

Une fois ses opérations réalisées sur une société, il vidait les comptes pour laisser une coquille vide. Le pauvre bougre, qu'il avait mis pour soi-disant la diriger, avec des promesses de salaires mirobolants, embobiné par le beau parleur pour qu'il se porte caution, devait se débrouiller avec les huissiers et autres liquidateurs, ruiné.

Il me fallut peu de temps pour cerner le personnage et je l'ai fui comme la peste. Nous nous étions perdus de vue, puis retrouvés en concurrence sur des projets de campagnes. Nos rapports étaient devenus moins cordiaux et une sorte de guerre ouverte fut déclarée.

*"Que fait-il dans tes bureaux ?"*

— Nous nous connaissons ? dit-il, me toisant de son mètre quatre vingt dix.

— C'est une longue histoire, bien trop compliquée pour que vous puissiez comprendre.

Je le fixe droit dans les yeux, cherchant un éclair de reconnaissance. En vain ! Rester ici est inutile, tant il est vrai que ce qui me semblait éphémère, il y a encore

quelques heures, persiste et rien ne peut laisser supposer que cela s'arrangera dans les heures à venir.

— Vous avez un rendez-vous dans cette maison ?  
Insiste de Landry.

— Non ! J'ai du me tromper d'adresse. Vous savez, des fois on croit avoir laissé sa voiture à une gare et puis on s'aperçoit qu'elle est à la suivante.

La réplique de mon ex-voisin me semble de circonstance et, si cela n'a été le cas hier, aujourd'hui elle m'amuse énormément. Tous deux se regardent, dans l'incompréhension totale de ce qui vient de se passer, et doivent me prendre pour un malade mental. Je m'éloigne sourire aux lèvres.

J'espérais trouver une trace tangible de mon passé en venant à ce bureau, mais comme tous les événements de ces dernières vingt-quatre heures, j'enfonce plutôt le clou de mon isolement dans un monde qui devient de plus en plus hostile à mon existence. Ce qui m'ennuie le plus n'est pas le problème d'argent. Avec ce que j'ai, si je suis raisonnable, je peux tenir quelques jours, voire semaines et, par expérience, je sais que l'on peut en trouver de mille façons, mais n'avoir aucun justificatif d'identité risque de devenir gênant.

Contrairement à la veille, l'affolement des premiers moments s'est dissipé. Sans accepter cet état de fait, j'ai le sentiment d'être un émigrant arrivant seul dans un pays étranger, avec les habituels flottements d'adaptation des premiers instants. Puis, la curiosité ou l'étonnement passé, on assimile l'environnement, les gens, les vibrations de l'endroit, prenant le rythme de ce nouvel univers. A la seule différence que ma situation serait plutôt celle d'un « chicano » se retrouvant aux Etats-Unis, après avoir franchi la frontière dans un camion citerne, largué en

pleine nature, avec pour seule et unique règle : « — Ne pas se faire prendre et rester en vie. »

*"Il est peut-être temps d'appeler ton oncle et ton cousin."*

Je m'arrête devant une cabine téléphonique et pousse la porte vitrée. Un juron m'échappe, c'est une machine à carte. Idem pour les deux cabines contiguës. Je fulmine. Tout en cherchant une cabine à pièces ou un bureau de poste, j'imagine les démarches à venir. Les appeler serait vain. Un contact téléphonique pourrait être plus néfaste qu'autre chose, surtout après l'expérience de la veille, avec la mère d'Evelyne.

*"Non ! Tu dois aller les voir."*

Face à eux, il se peut que la fibre familiale et l'appel du sang soient des signes de reconnaissance, validant ainsi mon existence et la fin de ce cauchemar. Surtout que ma ressemblance avec mon cousin, le fils du frère de mon père ne pourrait mettre en doute la véracité de mes propos. Mais une fois à Saint-Junien, s'il ne se passe rien de nouveau, je devrai revenir à Paris, persuadé que la solution se trouve là, à la source. Je renonce à ce projet.

*"Tu as trouvé un abri. Pourquoi ne pas en profiter ?"*

"Evidemment ! Cela me permettrait de limiter mes dépenses et de préserver le plus longtemps possible mon pécule."

*"Même si cela n'est pas dans ton tempérament, tu vas jouer les parasites et mettre en application les leçons de ceux que tu as côtoyés tout au long de ta vie."*

*"Règle numéro un du parasite : se faire désirer."*

*"Donc, pas de visite chez Laurent avant ce soir."*

Pour tuer le temps - comme si cela était possible - je décide de me rendre au Fouquet's. A cette heure, il me sera

possible de croiser nombre de têtes connues du monde de la politique, de la presse écrite, télévisée et du monde du spectacle.

Ceux avec qui j'établissais campagnes et actions décisives pour les hommes du devant de la scène, en grand spécialiste des plans médiatiques concernant les affaires délicates. Ou ceux avec lesquels mon agence organisait de grandes soirées V.I.P's pour des parfumeurs, couturiers, entreprises et industriels.

En moins de quinze minutes, passant par des rues de traverse, me voilà devant l'historique établissement situé à l'angle de l'avenue des Champs-Élysées et l'avenue George V.

Mon allure est irréprochable. Les vêtements de marques empruntés à Laurent font illusion. La terrasse est bondée, le soleil radieux. Je m'installe confortablement dans la véranda, face à l'entrée, surveillant nonchalamment les personnes qui vont et viennent. Tour à tour, défilent quelques célébrités du cinéma et de la chanson. Arrivent d'anciens partenaires, avec qui je travaillais, il y a peu, sur une grande soirée de prestige pour la Mairie de Paris, suivis de l'équipe pour laquelle l'agence avait mis en place la campagne électorale pour les régionales d'Ile de France en mars dernier. Les premiers se dirigent vers le restaurant, les autres s'assoient à la table voisine de la mienne.

Je ne saisis pas immédiatement l'objet de leur conversation et réalise qu'ils sont en train de manœuvrer contre Dominique Terrieux, qu'ils défendaient jusqu'alors. Il venait de perdre son poste au détriment du parti opposé, bien que les sondages le proclamaient victorieux. Les sondages, comme la météo, ne sont pas une science exacte.

Les avatars de la politique sont tels, les intérêts de ceux qui tirent les ficelles dans l'ombre si importants, que la carrière de celui qui n'intéresse plus, même brillante, ne compte pas plus qu'un rouleau de papier hygiénique et sa finalité.

*"On tire la chasse !"*

— Quoi qu'il en soit, il nous faut être solidaire. Dit l'un d'eux.

— Absolument ! L'idéal serait de pouvoir éliminer Terrieux définitivement. Il n'a jamais eu aucune force de persuasion et il est grand temps de trouver un nouveau leader qui permette le rassemblement. Pensons aux nouvelles générations. Nous sommes là pour cela, non ? Vu la situation actuelle et le marasme qui règne au Parti, nous avons toutes nos chances pour obtenir des postes clés. Il suffit que nous nous entendions sur la stratégie à mettre en place et nous y tenir. Nous ne devons rien céder et éliminer celles et ceux qui pourraient venir contrecarrer notre alliance.

Adrien Boiron, vient de s'exprimer. C'est le plus jeune du groupe de quatre réuni autour de la table et, certainement, le plus brillant. Les trois autres l'écoutent, subjugués par le charisme de ce jeune loup. Son regard croise le mien, se fixe l'espace d'une seconde. Je le sens se troubler, ce qui n'est pas dans ses habitudes.

*"T'a-t-il reconnu ou craint-il que tu aies tout entendu ?..."*

— Je vois mon cher Adrien que ton raisonnement est toujours aussi efficace et dénué de scrupules. Il n'y a vraiment que l'instant qui compte, n'est-ce pas ? Tes ambitions politiques sont sans limite et peu importe les amis d'hier et ce qu'ils sont devenus, peu importe l'avenir



de ceux d'aujourd'hui et ce qu'ils deviendront, tant que toi tu continues ton ascension vers le Pouvoir.

J'ai parlé sans retenue, avec la certitude qu'il sait qui je suis. A la surprise qui se lit sur leurs visages, je réalise mon erreur. Adrien réagit au quart de seconde.

— Mais de quoi je me mêle ?... Qui vous permet de me tutoyer ?... Il se tourne vers la salle et appelle le maître d'hôtel. Albert !... Albert, voulez-vous venir s'il vous plaît ?

— Attendez !... Attendez... Dis-je. Je crois qu'il y a méprise.

Le Maître d'hôtel, très stylé, rejoint la table :

— Monsieur Boirond ?... Vous m'avez appelé ?

— Albert, cet individu s'est immiscé dans notre conversation. Vous conviendrez que cela défie toutes les règles déontologiques de votre établissement. Pourriez-vous faire le nécessaire ? Merci Albert.

Voilà une demande sans appel. Il aura gain de cause. Sans laisser le temps à Albert ou qui que ce soit de me virer, je me lève et me tourne vers Adrien :

— Un jour tout se paye, jeune homme, quel que soit le pouvoir que vous puissiez avoir aujourd'hui. Je crois qu'il ne faudrait pas que vous perdiez de vue l'histoire de l'arroseur arrosé. Regardez votre "ami" Terrieux. Vous ne juriez que par lui il y a encore quelques semaines. Aujourd'hui qu'il est fini, vous oubliez tout ce que vous lui devez... la place à laquelle vous êtes, votre situation et votre introduction dans un milieu que vous n'arriviez pas à percer. Et là, sans aucun remord ou sentiment à son égard, vous n'hésitez pas à lui cracher et lui marcher dessus. Mais sachez que vous êtes à la même table de jeu, et que vous êtes tous très loin de représenter des pièces maîtresses dans la partie que vous jouez. Croyez-moi ! Je sais

vraiment de quoi je parle. Je connais vos dossiers par cœur. Messieurs, je vous salue.

Tournant les talons, après avoir laissé un billet pour mes consommations, je sors sous les regards médusés d'un certain nombre de personnes qui ont capté la scène.

M'éloignant du Fouquet's, le visage d'Eve passe devant mes yeux. Que penser de mes sentiments ? J'ai encore beaucoup d'affection pour elle, mais les derniers mois avaient été particulièrement houleux, provoquant une remise en question de notre relation et de son avenir. Sa mère m'a dit qu'elle était mariée et qu'elle n'habitait plus Paris. Ce qui est un comble, alors qu'elle n'a jamais voulu franchir le périphérique, voire changer d'arrondissement, lorsque nous parlions de trouver un logement plus grand dans l'éventualité de fonder une famille.

Ne sachant rien de son nom marital, sa mère ne voudra jamais me le donner et encore moins me dire où elle habite.

*"Pose-toi la question de savoir si cela pourrait servir à te retrouver."*

La rencontre avec Sélène m'a troublé et éveillé des émotions et sensations que je n'avais jamais ressenties auparavant. Le simple fait d'y penser provoque en moi une onde de chaleur et de tendresse. J'aimerais la sentir tout contre moi, maintenant, la serrer fort et ne plus penser à rien. L'angoisse terrifiante de la veille fait un retour fracassant. Stoppé net sur place, livide, la terre se dérobe sous mes pieds, tout comme avec Sélène ce matin. M'adossant contre une colonne Morris, j'essaie de ne pas tomber. Mon visage est trempé de sueur glacée.

— Monsieur !... Monsieur ?... Ça ne va pas ?

Une voix me parvient, lointaine. Je veux répondre. J'ouvre la bouche. Je parle. Aucun son n'arrive à mon

interlocutrice. Glissant le long de la colonne, je respire deux ou trois fois fortement, oxygénant mon cerveau, et ouvre les yeux. Une femme me sourit gentiment.

Plus loin, derrière, quelques voyeurs se sont attroupés. Ma vision, d'abord trouble, se fait plus précise. Ma respiration est saccadée, à la limite de l'hyperventilation.

— Ça va mieux ?... Vous avez eu un malaise.

La voix de cette dame m'est d'un réconfort inexplicable, ni amie, ni ennemie, bienfaisante, sans préjugés.

— Ce doit être la chaleur.

— Vous êtes sûr jeune homme ?

Son ton n'est pas réprobateur, juste honnête. Croisant son regard, je m'aperçois que j'ai tort de chercher à l'abuser. Il me semblait qu'elle avait la soixantaine mais, la détaillant, elle doit avoir beaucoup plus ; bien que ses yeux brillent comme ceux d'un enfant. Toute la sagesse du monde transparaît dans ce visage, hors du temps, qui se suspend l'espace d'une seconde. Je sais que je ne dois pas tricher avec elle.

— Excusez-moi, répondis-je, l'air d'un gosse pris en faute, cela va beaucoup mieux... Merci... Merci mille fois.

— Ne me remerciez pas jeune homme. Vous savez, un jour je tomberai peut-être, comme vous. J'aimerais alors ne pas rester seule sur le trottoir comme souvent cela arrive, devant l'indifférence de ceux qui passent. Regardez autour de vous. Je n'en dirai pas plus.

D'un bras ferme, elle m'aide à me relever. Les curieux regardent toujours, bêtement, attendant que celui qui vient de tomber reste à terre, croyant vivre intensément une aventure urbaine, ayant enfin quelque chose à raconter ou à se raconter. Cette fois, rien de plus qu'un simple

évanouissement ; pas de drogue, pas de violences, pas de bagarres, pas d'insultes, pas de sang, pas de police.

Alors on s'en va, hautain, l'air méprisant envers celui qui vient de se relever, justement parce qu'il vient de se relever.

Sans rien dire, la femme s'éloigne lentement, donnant l'impression de flotter au dessus du trottoir, tant sa démarche est souple et légère, si curieuse pour une personne de son âge. Comme un mirage, elle disparaît dans une vague de chaleur dégagée par le soleil sur le bitume. Je me retrouve seul contre cette colonne et entrevois l'entrée d'un cinéma. Sans réfléchir j'avance. La guichetière demande : « — Quel film ? ». Sur une affiche un homme de dos, torse nu, se fait griffer par la main d'une belle blonde. Je lis le titre à voix haute :

— « Basic Instinct »

Je sors un billet, prends le ticket, récupère ma monnaie, entre dans le cinéma et m'installe. La salle est plongée dans l'obscurité. Des publicités défilent sur l'écran.

C'est désagréable cette impression de tourner en rond dans un désert, passant et repassant sur ses propres traces. Les pubs cessent. La lumière s'allume sur une salle presque vide. Une musique d'ambiance emplît la salle. Une ouvreuse passe. Je commande un esquimau et l'avale en quelques secondes. La meilleure des choses à faire serait de décompresser, me laisser porter par le film et récupérer un peu d'énergie bienfaitrice. Fermant les yeux momentanément, pour mieux réfléchir, ma tête tombe à plusieurs reprises. A chaque fois, je la secoue un peu, puis incapable de résister, me laisse emporter par le sommeil.

Les lumières se rallument, annonçant la fin du film. J'ai dormi comme un bébé et me sens reposé, en meilleure

forme, moins pessimiste. Attendant que la salle se vide avant de me lever, je décide de retourner chez Laurent.

Chaque foulée me révèle l'absurdité de cette situation. La rage m'envahit une fois de plus. Rage de ne pouvoir rien faire, de ne pas trouver de solution immédiate.

*"Dois-tu continuer à voir tes amis ?... Les convaincre de ton existence ?... Dois-tu trouver une autre solution ?... Solution qui te permettrait de revenir dans la réalité ??... Dans « ta » réalité ???"*

"Les expériences de ces dernières heures ne m'encouragent guère à poursuivre dans cette voie."

*"Mais que faire d'autre ?"*

Tournant et retournant les questions et les semblants de réponses, aucune ne s'accordent entre elles.

Arrivé au domicile de Laurent, j'hésite à monter, ayant un sentiment de nécessité : celui de devoir continuer ma quête.

*"Peut-être te faut-il tout reprendre depuis le départ ?"*

Sans réfléchir, je fais demi-tour.

## V

*"Qui ne s'interroge pas est une bête, car le souci constitutif de toute vie humaine est celui de son sens."*

Arthur Schopenhauer (1788-1860)

Le soleil brille encore très fort en cette fin de journée. Il règne beaucoup d'animation sur les quais, près des bateaux-mouches. Refaisant exactement le même chemin que la veille, j'attends que le phénomène mystérieux se reproduise. En vain. Après une heure de va-et-vient, je hèle un taxi et me fais conduire chez moi. Je règle, avance vers la porte d'entrée lorsque Lambert se dirige vers moi.

— Encore vous ! Alors ?... Vous savez où vous habitez ?... Vous l'avez retrouvé votre maison ?... Nous venons d'avoir une conversation vous concernant avec mon voisin. Il pense que tout cela n'est qu'une combine de casseurs, afin de repérer des appartements et venir les cambrioler. Mais ça me semble trop énorme. Je crois que vous êtes plutôt un malade, un névrosé, un névropathe ou quelque chose dans le genre.

Je l'écoute comme si j'étais quelqu'un d'autre :

— Vous savez Lambert, je suis sûr que tout cela fait partie d'une énorme machination dont je ne comprends pas encore l'intérêt, et dont je fais l'objet. Est-ce que l'on vous a payé pour ne pas me reconnaître ?... Et ces gens qui occupent mon appartement, qui sont-ils ?...

— Décidément, vous êtes vraiment cinglé, mon vieux.

Il me plante sur le pas de la porte et s'éloigne dans la rue. C'est vrai, je ne crois pas un mot de ce que je viens de dire. La colère monte en moi, accompagnée d'une folle envie de hurler, face à mon impuissance.

"J'en ai marre."

— J'EN AI MAAAAARRE!

Je n'ai pu me retenir et cela fait du bien. Je ne supporte plus les regards des passants :

— ARRETEZ DE ME REGARDER COMME UNE BÊTE CURIEUSE... LAISSEZ-MOI TRANQUILLE !... FOUTEZ-MOI LA PAIX !

*"Tu ne peux rester ici. Trop de monde t'observe maintenant. Tu vas aggraver ta situation."*

Me voyant avancer vers eux, les curieux reculent d'un pas, puis font demi-tour, craintifs. Je passe sans les voir et décide de retourner chez Laurent dans l'espoir d'y retrouver Sélène. Juste pour parler avec quelqu'un qui m'écouterait, sans a priori, sans arrières pensées.

*"Sélène... Sélène... Sélène."*

Son nom trotte dans mon esprit en permanence et provoque un émoi inexplicable chaque fois que mes pensées vont vers elle. Arrivé avenue Victor Hugo, je fais le code de la porte extérieure puis celui de la porte du hall, que Sélène m'avait notés sur un papier, et monte par l'escalier. En quelques enjambées, je passe l'entresol, arrive au premier et sonne. Sans résultats. Je recommence pendant trois bonnes minutes puis renonce et redescends. Débouchant sur le trottoir une voiture stoppe devant la porte. Plusieurs passants s'arrêtent pour admirer celle-ci, une Aston-Martin V8 Volante Vantage décapotable, bleu nuit métallisée avec un intérieur cuir beige et ronce de noyer.

En sortent Laurent, Sélène et une fille qui m'est inconnue. Ils portent un nombre incroyable de paquets. Laurent ferme le toit et se tourne vers moi :

— Ah t'es là toi ? Je me demandais si on te reverrait un jour...

Il me détaille, sourit et continue :

— Pas mal ton costume !... T'as la classe comme ça. Armani si je ne m'abuse. T'as bon goût mec. Tu aurais pu choisir pire. Allez, viens ! On va boire un coup à la maison.

Sélène me fait une bise au passage et mon cœur se met à battre la chamade. Je rougis immédiatement. La jolie brune me décroche un grand sourire. Chargés de paquets, nous prenons l'ascenseur. Laurent ouvre son « humble demeure », comme il dit, et pénétrons dans le hall d'entrée. Il ne reste aucune trace de l'orgie nocturne de la veille.

Sélène et Nathalie - une des filles collée à Laurent dans le lit ce matin - s'isolent afin d'essayer les nouveautés offertes par leur prince charmant. Quelques minutes plus tard, des rires nous parviennent. Laurent me fait signe de le suivre discrètement et nous voilà deux gamins les épiant, alors qu'elles se déshabillent, se changent et passent leurs nouveaux sous-vêtements. Aucune vulgarité dans ces lingerie, juste quelques œuvres d'art de fines dentelles et soies précieuses.

Sans prévenir, Laurent se précipite dans la chambre, tel le loup dans la bergerie. Elles se mettent à crier, jouant le jeu de jeunes filles prudes surprises dans leur nudité, puis partent dans un éclat de rire communicatif. Tous trois s'affalent sur le lit. Intimidé, je m'éclipse doucement. Sélène me rejoint, me prend par le bras et m'attire dans la chambre voisine.



J'ai pensé qu'ils allaient m'entraîner dans des ébats collectifs. Ma tension se dissipe sous l'effet de ses caresses, de sa chaleur. Elle aussi recherche une main tendue, plutôt qu'un réel rapport physique. Nous nous laissons porter par nos pulsions et nos envies et flottons dans cette tiédeur déjà ressentie ce matin. De la pièce voisine, nous parvenons des bruits sans équivoque sur les activités de Nathalie et Laurent.

Je demande à Sélène une enveloppe, glissant dans cette dernière les billets que David m'avait donnés, puis je lui confie pour qu'elle me la garde quelque part, en toute discrétion.

... La nuit est tombée depuis longtemps au moment où nous nous réveillons. Sélène a ressenti le besoin de s'épancher. Je l'ai écouté sans l'interrompre et elle m'a émerveillé.

Émerveillé par la façon dont elle voit le monde qui l'entoure. Émerveillé par la sagesse et la maturité qu'elle a, inhabituelle pour une fille de son âge. Émerveillé par la vie qu'elle a vécue jusqu'alors, suivant son père diplomate en Chine, aux Indes et en Amérique du Sud. Émerveillé par sa beauté intérieure. Émerveillé par toutes ces sensations nouvelles que sa présence révèle en moi.

Sans savoir pourquoi, je lui avais expliqué que j'adorais flâner au jardin du Luxembourg.

Ce fut l'occasion de jouer les romantiques, lui récitant un poème de Gérard de Nerval « Une allée du Luxembourg », tant il lui était adressé :

*Elle a passé, la jeune fille*

*Vive et preste comme un oiseau :*

*A la main une fleur qui brille,*

*A la bouche un refrain nouveau.*

*C'est peut-être la seule au monde  
Dont le cœur au mien répondrait,  
Qui venant dans ma nuit profonde  
D'un seul regard l'éclaircirait !*

*Mais non, ma jeunesse est finie...  
Adieu, doux rayon qui m'a lui,-  
Parfum, jeune fille, harmonie...  
Le bonheur passait,- il a fui !*

Mes yeux dans les siens, je lui caresse doucement le visage. Elle se blottit tout contre moi comme si elle voulait que nous ne fassions plus qu'un. Laurent surgit dans la chambre, allumant toutes les lumières.

— Et alors, tu te fais pas chier toi ! Tu prends mes costards, mes chemises, mes pompes, mon plumard et maintenant ma gonzesse. Fais-moi une liste de ce que tu veux encore, ça sera plus simple.

J'ouvre la bouche pour donner une explication, mais Sélène me sort d'embarras :

— Ne t'inquiètes pas, il plaisante. Je te l'ai dit ce matin, rien ne peut l'atteindre. Il se fout de tout et de tout le monde. C'est pourquoi il n'est pas jaloux de toi.

Laurent sourit niaisement :

— Eh Ouais ! C'est la vie mon pote... Bon, soyons sérieux maintenant. J'ai faim. Qu'est-ce qu'on fait?... On bouffe dehors ou on se fait livrer ?

— On se fait livrer, on se fait livrer... crie Nathalie faisant irruption dans une nudité parfaite.

Elle est très belle, plus grande que Sélène et Laurent, et on sent qu'elle a l'habitude d'évoluer sous le regard des autres de par son métier de Top-Model.

— OK ! Je m'en occupe, dit Laurent, après on passe aux Frigos et puis on fait la tournée des boîtes.

Les filles sautent sur le lit en criant de joie. J'essaie de m'en extraire, récupérant un morceau de drap afin de me couvrir. Nathalie me l'arrache des mains. Résigné, je me dirige vers la salle de bains pour prendre une douche. Avant même de pouvoir fermer la porte, quatre mains me poussent dans la baignoire...

... Le dîner commandé par Laurent est un véritable festin, composé de sushis, sashimis, gingembre, saké chaud et, pour le dessert, des glaces au thé vert. Il m'a proposé d'autres vêtements. Sans honte et sans scrupule, je me suis servi. Sélène et Nathalie ont préparé la table avec goût. Sushi après sushi, j'explique à tous trois, mes activités de consultant en communication politique, passant sous silence, bien évidemment, mes réelles fonctions au sein de l'I.D.R.E., surtout mes activités auprès du gouvernement.

Laurent m'interrompt, visiblement peu intéressé par mes propos. Il se met à parler musique avec les filles très branchées Nirvana et Red Hot Chili Pepper. Je ressers du saké à tout le monde tandis que Nathalie branche la sono avec « Smells Like Teen Spirits » de Nirvana et se trémousse avec Sélène au milieu du salon sous le regard vicieux de Laurent. J'en profite pour m'isoler mentalement et faire le point.

Mes activités m'avaient permis de côtoyer des hommes politiques de toutes obédiences ainsi que ceux qui fournissaient les fonds. Ces derniers se montraient rarement en public en compagnie des politiciens qu'ils

soutenaient. Ces éminences grises n'avaient qu'un seul désir, rester dans l'ombre, une seule volonté, le Pouvoir.

L'un d'eux me confia un jour que sa position lui permettait d'avoir ce pouvoir quel que soit les gouvernements en place; facteur d'une énorme jouissance. Il m'apprit que des enquêtes furent faites sur l'ensemble du personnel de l'agence et que la vie de chacun avait été passée au peigne fin. Nous n'avions plus de secrets pour leur organisation et ils en savaient certainement plus sur mes collaborateurs que moi-même.

Ces deux dernières semaines, je travaillais avec Jean-Pierre Marotti - patron des Renseignements Généraux - sur un dossier explosif : plusieurs politiciens du gouvernement actuel et des chefs d'entreprises, privées et nationalisées, étaient impliqués dans des détournements de fonds destinés au financement de partis régionaux et surtout à leur enrichissement personnel ; d'énormes sommes avaient été virées sur des comptes off-shore au Liechtenstein, dans les îles Caïman, à Jersey et Guernesey, au Luxembourg et en Suisse. Tout cela sur décor de fausses factures, délits d'initiés et d'escroqueries immobilières. Plus de cinquante millions de francs avaient été ainsi détournés.

Marotti, sur ordre des plus hautes instances de l'Etat, créa un paravent afin de masquer ces dossiers, lâchant en pâture aux médias de petits scandales insignifiants qui devaient les occuper un temps, le temps d'étouffer l'«Affaire».

Malheureusement, un intermédiaire régional, pris de remords, était allé se confesser à la rédaction d'un journal local et l'effet ricochet fut immédiat. Marotti m'appela de toute urgence afin d'imaginer le scénario médiatique qui

pourrait être monté, afin d'atténuer les attaques concernant ce scandale.

J'avais étudié et assimilé toutes les données contenues dans l'énorme dossier que l'on pouvait consulter dans son bureau et qui n'en sortait jamais. Dès que j'en avais fini la consultation, il le rangeait immédiatement dans son coffre-fort, rejoignant d'autres dossiers aussi chauds et explosifs. Je ne devais prendre aucune note, ne faire aucune photocopie. Au début de notre collaboration, j'avais même droit à une fouille au corps pour qu'il s'en assure. Je me suis souvent posé des questions sur ma propre sécurité, sachant qu'aucun scrupule ne les animait.

*"Une disparition de plus ou de moins... cela ne les empêcherait certainement pas de dormir."*

"Mais ?..."

Ce qui vient de me traverser l'esprit est abracadabrant, pourtant, j'admets que ma disparition n'est peut-être pas fortuite. J'imagine être devenu trop gênant. La conversation captée au Fouquet's avec Adrien Boiron, me confirme qu'il ne faut se fier à personne. Dans trois ans auront lieu les prochaines élections présidentielles. Beaucoup d'argent en jeu, peu de Pouvoir à partager. En dehors de Marotti, moins d'une dizaine de personnes était au courant du fait que je traitais ces dossiers. Je dérangeais certains gros bonnets, hommes d'affaires et politiciens. Je connaissais trop de choses sur leurs activités, leur intimité, leurs défauts et vices cachés. Ils savaient pertinemment, bien que les cartes soient plus ou moins truquées dès le départ, que certaines « affaires » ne pouvaient être déballées sans perturber l'ordre des choses, du moins celui qu'ils voulaient établir.

Ma conclusion, aussi folle soit-elle, est que l'on m'a purement et simplement éliminé.

*"Tu es Mort !"*

— JE SUIS MORT ! Dis-je en écho.

— Quoi ?... Qu'est-ce que tu dis ?... me fait Sélène.

— Rien !... Rien... Dis-je gêné. Je pensais à haute voix. Ça serait trop compliqué à vous expliquer.

— Dis tout de suite qu'on est des cons ! réplique Laurent sérieusement vexé, presque agressif.

— Mais non ! Ce n'est pas du tout ce que je veux dire... Je ne sais même plus où j'habite... Au sens propre comme au figuré. Sans blague ! J'ai essayé de vous le faire comprendre, mais vous m'avez pris pour un allumé, un fou, un drogué ou je ne sais quoi. Il m'est arrivé quelque chose de sérieux, d'in vraisemblable. J'ai l'impression de rabâcher la même chose toutes les heures depuis hier. Personne ne peut, ne veut ou n'essaie de me comprendre... De m'écouter... De m'entendre tout simplement. Les gens sont trop égoïstes. Dès que les normes sont dépassées, on catalogue... On chapitrite... On enferme... Bref ! On met des étiquettes. Vous savez pourquoi je suis là ?... Parce que je vous amuse. Vous n'en avez rien à foutre de mes problèmes ou de savoir s'il m'est réellement arrivé quelque chose... Non !... Je vous fais marrer. Je suis un bouffon tombé du ciel. Pour quelques jours... Après, vous allez vous lasser, rencontrer un autre bouffon... Alors ce jour là, je n'existerai plus. Terminé ce pauvre type qui était complètement dérangé et qui deviendra - ou pas - qu'un vague souvenir. C'est pour ça que le monde est malade. Malade à cause de mecs comme toi, qui n'en ont rien à faire des autres... A cause de la gangrène de l'indifférence qui détruit notre société... Un jour, tu seras confronté, toi aussi, à celle des hommes. Ce jour là, il sera trop tard pour réagir. Tu n'existeras plus, pour personne. Alors, peut-être te rappelleras-tu ce pauvre mec que tu as croisé un jour ?...

Ce jour là tu réaliseras ce que mes paroles voulaient dire. Je ne tiens pas à jouer les vieux cons moralisateurs ou quoi que ce soit, ce n'est pas parce que j'ai... Combien ?... Disons dix, quinze ans de plus que vous ?... Je suis confronté aujourd'hui à une situation qui n'est pas dans le catalogue, hors normes, vous comprenez ?... Je suis seul... Complètement seul. Plus j'essaie d'expliquer mon problème autour de moi, plus je me noie dans cette certitude de l'indifférence des hommes face aux situations qui dérangent, enfonçant le clou de mon isolement, construisant autour de moi des murs de fils de fer barbelés qui se resserrent à chaque heure qui passe... Et je ne sais pas à quelle heure je dois mourir... Je...

Ma gorge se serre. Les filles sont visiblement bouleversées. Laurent est passé, au fur et à mesure de la colère à la culpabilité, de l'indifférence au mépris :

— Quel âge tu peux avoir ?... trente-sept ?... quarante ?... Moi ! J'en ai vingt-huit et c'est vrai, j'en ai rien à foutre de ta morale. T'es ici chez moi. Je te nourris, je te loge, je t'habille, je te fais baiser ma gonzesse, alors t'as rien à me dire. Surtout pas venir me gonfler avec tes conneries. Si ça te convient pas, tu te casses.

Son ton acide cache une amertume certaine. Cette vérité le dérange dans ses attitudes dominatrices et conquérantes. Personne n'a jamais osé lui parler ainsi, fort qu'il est de son pouvoir sur les autres, ceux qu'il achète au quotidien pour créer sa cour. Il est encore dans une phase où il est persuadé que son argent peut tout. Avec le temps, il se rendra compte qu'en aucun cas il aura acquis leur respect et encore moins leur amour.

— D'ailleurs qui es-tu d'abord pour me juger. Hein ?... Qui a le droit de me juger à part Dieu?

— Tu sais Laurent, Dieu regarde le monde d'où il est... et il rigole du bordel qu'il y a sur cette terre. L'Homme seul est responsable de ses actes et jugements. Donc, je ne juge pas. Par expérience, je sais qu'il est trop facile de jeter l'opprobre sur autrui et le rendre responsable de tous nos maux. La vie m'a appris que nous récoltons ce que nous semons. Nous ne pouvons inculper quiconque de ce qui nous arrive mais devons faire une introspection pour essayer de comprendre où nous avons pêché. Je souhaite qu'un jour tu puisses faire cette démarche, pas pour les personnes qui t'entourent, mais bien évidemment pour toi.

J'hésite à me lever, partir, lui rendre ses fringues, mais n'ayant aucun autre refuge, il serait suicidaire de couper les ponts avec celui-ci. Il me faut tenir le plus longtemps possible, jusqu'à ce que je trouve une ouverture dans cette incohérente aventure.

Rangeant mon amour propre au placard, je me confonds en plates excuses expliquant que je me suis laissé emporter par la situation inexplicable dans laquelle je suis enfermé. Cela amuse Laurent qui sourit ironiquement, fier de sa supériorité. Nathalie me considère avec un certain dédain. Sélène me fixe avec un sourire chaleureux, plein de compréhension.

Regardant sa montre, Laurent bondit de sa chaise :

— Putain ! On va être en retard avec tes conneries. Faut s'magner, on nous attend pour voir les Protectors en répet.

— Génial ! Couine Nathalie.

— C'est un groupe super, tu vas voir, me fait Sélène complice tout en me prenant le bras et se serrant contre moi.

Je sens la chaleur de son corps s'infiltrer dans le mien.

*"Quel jeu joue-t-elle ?"*



"Pourtant, il y a une grande sincérité dans ses attitudes. Suis-je juste un prétexte pour rendre Laurent jaloux ? "

*"Qu'est-ce que cela peut bien te faire ?... N'as-tu pas d'autres soucis plus importants, que d'entrer dans l'étude psychologique des rapports existentiels de ces deux là ?"*

D'un ton le plus jovial possible, je lance :

— Génial ! Vous savez que j'ai été guitariste ?... Vous allez voir... Si il y a une guitare, je vais vous « trucider » et...

— Ben voyons ! Me coupe Laurent, levant les yeux au ciel, voilà qu'il se prend pour Hendrix maintenant...

Les filles éclatent de rire.

*"Fais le bouffon !... En fait, c'est ce qu'ils attendent de toi."*

L'Aston-Martin de Laurent est devant l'immeuble. Il appuie sur son bipper. Les portes s'ouvrent. Nathalie monte devant. Sélène et moi nous tassons sur les étroites places arrière. Cela me va bien, ressentant un grand plaisir à être blotti contre elle, et son attitude fait penser que cela ne la laisse pas indifférente.

Laurent, frimeur à l'extrême, démarre sur les chapeaux de roues, accompagné du rire hystérique de Nathalie.

## VI

*"Etre conscient que l'on est ignorant est un grand pas vers le savoir. "*

Benjamin Disraëli (1804-1881)

Peu de circulation. Du Trocadéro, nous rejoignons le Pont de l'Alma direction La Concorde. Puis, conduisant comme un dingue, Laurent prend les quais de Seine à fond. C'est grisant. Direction les « Frigos », Quai de la Gare.

A l'origine ce lieu était un entrepôt frigorifique ferroviaire construit dans les années vingt. Devenu friche industrielle dans les années soixante-dix, abandonné, il commença à être occupé par des squatteurs au début des années quatre-vingt, puis par des artistes qui, attirés par ses grands volumes et la qualité de son isolation thermique et phonique, ont commencé à aménager des espaces pour en faire des ateliers, des studios d'enregistrement, des salles de répétitions ou de performances décoratives.

Je ferme les yeux et laisse le vent me fouetter le visage. Des souvenirs surgissent. Nous sommes au milieu des années soixante-dix à l'époque où, en marge de mes études, je manageais un groupe de rock. A défaut de ne pouvoir être musicien, je m'étais lancé dans la production musicale. Cependant, j'avais goûté aux plaisirs de jouer dans un groupe, entre quatorze et dix-huit ans. Malheureusement, cela ne convenait pas à mes parents, inquiets de me voir partir dans une voie qui ne correspondait en rien aux ambitions qu'ils s'étaient fixés à

mon égard et mon père m'avait menacé de me supprimer tout subside. N'ayant pas la pugnacité nécessaire pour faire une carrière d'artiste - ou n'étant pas assez rebelle - aimant trop la vie facile et conscient que la musique ne nourrissait guère son homme, j'avais remisé ma guitare au placard, m'engageant sur la voie qui semblait la plus adéquate pour aboutir à « la réussite sociale ». Je n'avais pas compris alors qu'elle n'est rien face à la réussite de sa vie et que je ne devais pas apprendre à la conjuguer au verbe avoir mais la vivre en connaissant tous les temps du verbe être. Quant à mon activité de producteur, bien que m'ayant apporté de grandes satisfactions morales, voire intellectuelles, elle absorba rapidement mes économies. Il en restait quelques bandes et microsillons que je réécoutais de temps à autres.

Nous arrivons à proximité de la Gare de Lyon. Laurent toujours aussi speed traverse ensuite le Pont de Bercy à toute vitesse, tourne à gauche Quai de la Gare et nous voilà à destination. Des voitures sont garées sur une sorte de terrain vague, devant un bâtiment massif qui semble être en ruine. Nous nous extrayons de l'Aston-Martin, nous dirigeons vers l'entrée, franchissons une porte métallique qui fait au moins trente centimètres d'épaisseur, traversons un dédale de couloirs de béton, graffités et tagués, passons devant des salles closes, entendons des éclats de rire et de la musique de tous types, montons un escalier, suivons un nouveau dédale de couloirs et enfin arrivons dans une salle qui ressemble à un immense loft.

Une centaine de personnes est réunie dans ce lieu aménagé comme une salle de concert. Un coin bar fait face à la scène, sur laquelle cinq musiciens se déchaînent dans un hard-rock post-nucléaire. L'ambiance est survoltée. La musique est surréaliste, avec des sons

inattendus, mêlant le classicisme de la musique rock à la modernité des sonorités informatiques samplées.

— Alors ?... T'en penses quoi ?... Bluffé, non ? m'interroge Laurent sans attendre de réponse. Ce sont mes poulains. La semaine prochaine on enregistre à Londres. Je peux t'assurer qu'on va faire un malheur, parce que je vais y mettre le paquet. D'ailleurs, j'ai déjà des accords avec des maisons de disques aux States et en Angleterre. Je ne me suis même pas intéressé au marché français, tellement les pseudo-directeurs artistiques sont incompetents. Et puis, comme on dit, personne n'est prophète en son pays. Le marché français on l'aura, parce qu'ils ne pourront pas faire autrement.

Le ton d'assurance et le manque d'humilité, caractérisant ce garçon, m'énervent au plus haut point. J'ai pourtant le sentiment qu'il ne se trompe pas.

Après plus d'une heure d'un rythme d'enfer, accompagné de boissons alcoolisées coulant à flot, d'enfumades colombiennes, de miroirs géants cocaïnés de dizaine de lignes - miroirs portés par des créatures dont les corsets sont faits avec des pailles colorées - et de mélanges obscurs, hormis deux ou trois personnes qui paraissent encore lucides, tout le monde plane à des années lumières de notre bon sol terrien. Les bribes de conversations incohérentes que je capte n'ont de valeur et de compréhension que dans l'esprit de celles ou ceux qui les émettent.

*"Et encore !"*

Les musiciens se sont arrêtés de jouer et de petits groupes se forment, par affinités.

*"Qu'est-ce que tu fous là ?"*

Absolument pas concerné par les discours des uns et des autres, je m'isole près de la scène, regardant les

instruments avec admiration, tant pour leur qualité technologique, que leur esthétisme. Il y a là une sorte de clavier en forme de guitare, « The Key », avec lequel Yves, l'un des musiciens et compositeurs du groupe, sort des sons jamais entendus. De même pour la guitare, qui ressemble à un glaive et que je ramasse, me demandant si je serai capable de jouer avec. J'aimerais me griser, sans tomber dans leur excès d'artifices. Un coup d'œil alentour.

Les groupes ont bougé. Plusieurs personnes s'apprêtent à partir quand Eric Loiseau fait irruption avec quatre acolytes ; ceux avec qui il était chez Mike, hier soir.

*"Hier soir !"*

La notion de temps me submerge, encore et encore. Hier me semble déjà si loin. Qui n'a jamais constaté ce phénomène de distorsion temporelle, proportionnelle à l'intensité de ce que nous vivons ? Une onde de chaleur parcourt mon corps, les bruits se mélangent, se dissipent. Mon cœur se met à battre plus fort. Des images défilent devant mes yeux, hypnotiques, kaléidoscopiques, stroboscopiques ; des images oubliées.

Celles de mon passé, de mon enfance, de mon adolescence. Celles de mes parents, de mes amis, de mes amours. Celles des morts et des vivants. Pas des images qui passent comme un film. Non ! Mais comme une succession de diapositives que l'on séquencerait de plus en plus vite, pour à la fin ne faire plus qu'une image. Image que je perçois, sans arriver à la lire correctement. J'ai l'impression d'écarquiller les yeux, jusqu'au déchirement, pour la voir cette image...

...Cris et roulements de batterie me sortent de la torpeur dans laquelle je me suis enfoncée... Je suis sur scène... La guitare en bandoulière... Je joue... Je joue la seule chose que j'ai jamais vraiment su jouer... Le Blues...

Celui qui vient des tripes... Celui qui exhorte nos démons, nos hantises... Je suis en nage...

*"En transe tu veux dire."*

En un dixième de seconde, j'essaie d'assimiler ce qui vient de m'arriver, pensant à ma situation sociale et professionnelle, à mon âge. D'un accord de guitare rageur, je renvoie ces pensées dans l'enfer qui m'a amené jusqu'ici. La sueur se mélange à mes larmes, mes notes se font l'écho du désespoir qui me possède et paralyse mon âme. Au dernier accord, je m'écroule sous les cris de délire de tous ceux encore présents.

— C'était génial !

La douce et tendre voix de Sélène est telle une main salvatrice. Quelles que soient ses motivations, elle est la seule véritable lueur que j'entrevois, la seule à laquelle je puisse me raccrocher. Elle me tend son verre, oasis au milieu d'un désert. Laurent s'avance vers moi et me serre la main :

— Pas mal ton show. Je dois avouer que tu m'as impressionné. C'était pas d'une grande qualité... Manque de technique et certainement de pratique... Mais, c'était d'une « Grande Qualité ». Quel feeling, putain ! J'suis sûr que si j'étais pas aussi raide ça m'aurait fait le même effet... Allez ! On bouge. Il est une du mat', on va au Bus.

Perdu dans l'irréalité de cette vie, j'aimerais faire un break, prendre du recul pour mieux me retrouver, entrevoir la sortie. Cependant, tout comme sur scène il y a quelques minutes, d'un geste symbolique je balaie ces pensées pour me laisser porter par l'euphorie qui me gagne. Envahi de sensations bizarres, je dévisage Sélène... Le verre posé devant moi... Elle me sourit, sourire accompagné d'un clin d'œil complice.

Je balbutie quelques mots :

— Mais que... qu'est-ce que vous m'avez fait boire ?

Ma question déclenche un éclat de rire général. Ma vue se brouille. C'est le trou noir... Le même flottement qu'hier, en partant de chez Mike, m'emporte. Les mêmes sons déformés.

*"Les mêmes lumières irisées qui défilent..."*

"La musique encore plus forte... Je bois."

*"On te fait boire."*

"Je danse."

*"On te fait danser."*

"Je tombe."

*"On te fait tomber."*

"J'ai l'impression de jouer au bowling."

*"Et tu fais partie des quilles."*

Soudain, une boule plus grosse que les autres m'arrive en plein dedans. J'accuse le choc, difficilement. Ejecté sur le côté, je tombe sur d'autres quilles, sur toutes les quilles. Toutes les pistes de bowling s'interfèrent. Toutes les boules partent en même temps. Toutes les quilles s'entassent les unes sur les autres. Les lumières se font plus violentes, la musique cesse, des cris fusent de partout. Les quilles essaient de s'échapper.

Mais elles sont rattrapées pour les remettre dans leur boîte. Une sirène déchire la nuit, ainsi que mon cœur qui tourne. Je retiens la nausée qui monte, cherchant son issue fatale. Je la retiens... Je la retiens...

— Enculé ! Me fait une voix.

Le geste accompagne la parole. Un violent coup de poing m'atterrit sur la tempe. Je m'évanouis...

Mon corps est passé dans un laminoir. J'ai mal partout. Ma tête semble avoir doublé de volume. Une odeur

nauséabonde me donne envie de vomir. Je suis pris de spasmes significatifs.

— Ah non ! Ça va pas recommencer ! Sortez-moi ce cave de là.

Une voix de femme, rocailleuse, terriblement vulgaire, lacère mes tympanes. Je n'ai aucune idée de l'endroit dans lequel je me trouve.

— Eh ! Ça va ?... Tu m'entends ?...

D'habitude si sûre d'elle, la voix de Laurent est lasse, inquiète.

*"Non pas inquiète pour toi, mais pour lui !"*

Péniblement, j'entrouvre les yeux. Nous sommes dans une immense cage, une cellule de commissariat.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il y a eu une bagarre générale au Bus, on s'est fait embarquer, mais les filles ont pu se tirer. Heureusement pour Sélène, sinon son père aurait fait un scandale. Il aurait été capable de tous nous faire enfermer pour des mois. On est une quinzaine à s'être fait choper.

Laurent a une voix tremblotante. J'ai besoin d'en savoir plus :

— Comment est-ce arrivé ?...

Chaque son sortant de ma bouche est un véritable supplice, les vibrations provoquant de fortes douleurs sur les tempes.

— On a chambré des mecs qui l'ont mal pris. Toi, tu planais tellement qu'on a commencé à te chahuter et t'envoyer sur ces mecs qui dansaient. Après, ça a dégénéré. On ne pensait pas au début qu'ils étaient si nombreux, mais ils étaient une vingtaine. Eric est à l'hosto. Il s'est pris une bouteille sur le crâne. On a été à la limite du carnage... Quand les flics sont arrivés, ça a été la débandade. Ils n'ont



pas pu contrôler et arrêter tout le monde... Ils n'étaient pas assez nombreux.

Au fur et à mesure que Laurent me fait son rapport sur les événements de la nuit, des images plus précises m'apparaissent.

— C'est pas vrai ! Je suis noir.

Personne ici, et surtout pas Laurent, n'a la conscience de l'imbroglio dans lequel je suis enfermé. Comment l'expliquer à la police ?

— Dis ! Avec tout ce que tu nous as raconté, tu peux prendre ça sur toi... Hein ?... En fait, ça change pas grand chose à ta situation. Et puis, dès que je suis dehors, je te fais sortir, j'ai...

Il n'a pas le temps de finir sa phrase que je le saisis à la gorge :

— Enfoiré ! T'es vraiment qu'un enfoiré ! Une petite merde. Un connard. Je vais te démolir, te donner la leçon que tu mérites.

La grille de la cellule s'ouvre brusquement. Les policiers en faction nous séparent, brutalement.

— C'est à cause de ce mec... C'est lui qui a commencé... C'est de sa faute... Je veux parler à mon avocat... Lâchez-moi !

Laurent se démène, panique, m'accuse. Las, je n'offre aucune résistance aux policiers qui m'entraînent dans un bureau où l'on me fait asseoir.

— Voulez-vous un café ? Me demande une voix.

J'acquiesce et profite de cette courte trêve pour récupérer mes facultés de raisonnement.

— Vous avez des papiers ?

La voix vient de derrière le bureau. Un homme d'une trentaine d'année, mal rasé, cheveux courts légèrement

frisés, look branché, me regarde fixement. Le ton est ni sympathique, ni antipathique, juste professionnel, routinier. Une bagarre dans une boîte de nuit ne doit pas être très excitant. Ils vont tout au plus, en prenant les dépositions, classer quelques consommateurs de drogues de toutes sortes et saisir quelques miettes, certainement pas le coup de filet du siècle.

— Eh bien ! C'est à dire que...

— Ecoutez, j'vous demande pas de me faire un roman, j'vous demande si vous avez des papiers. Vous me répondez par oui ou par non. Simple, non ?

Jetant un coup d'œil autour de moi, je vois un greffier notant ce que l'on dit, un policier adossé à la porte et mon interrogateur.

— Tu cherches la sortie ? fait ce dernier, me tutoyant subitement.

— Non !... Je veux dire... Non, pour les deux questions. Je n'ai pas de papiers et je ne cherche pas la sortie.

— Voilà ! C'est mieux comme ça. On va peut-être perdre moins de temps, parce qu'on a pas que ça à faire. Il y en a d'autres derrière toi. Plus vite tu réponds, plus vite t'es tranquille. Enfin, si t'as rien à nous cacher. Bon ! Alors on continue. Nom, prénoms, date de naissance, adresse, nom du père, nom de la mère et tout le toutim...

— Je m'appelle Luc Larcange et j'habite au 78, avenue de Wagram. Mes parents sont décédés et la seule famille qu'il me reste est un oncle et un cousin qui habitent à Saint-Junien, non loin de Limoges...

Le plus calmement possible, je réponds à toutes ses questions.

*"Qu'as-tu de plus à perdre que ce que tu as perdu avant-hier sur les quais ?... Si tu n'as trouvé de solution par toi-même, peut-être viendra-t-elle de l'extérieur ?"*

— Bien ! Maintenant raconte nous un peu ce qui s'est passé... Qui a commencé... Enfin tout ça quoi !

Anonnant, j'essaie de me souvenir des circonstances de la bagarre. L'inspecteur, adossé à la porte, quitte la pièce.

— Tu peux pas être un peu plus clair ? Parce que j'ai rien compris à ton histoire. A moins qu'on s'y prenne autrement, OK ? À part boire, qu'est-ce que vous avez pris ?

Je m'attendais à ce genre de questions.

*"Il cherche la dope."*

J'ai l'impression d'être un gosse surpris, en train de fumer une cigarette dans les toilettes de l'école, par un instituteur qui lui demande de dénoncer ses complices. Je bafouille :

— A vrai dire... Je ne sais pas trop... On m'a fait boire un verre qui devait contenir je ne sais quelle cochonnerie... Après... tout est très flou... Je reconnais avoir bu de l'alcool... Plus qu'il n'aurait fallu... J'ai été bousculé... Comme si j'étais une quille dans un jeu de bowling... Puis, j'ai été malade pendant qu'on nous amenait ici... On m'a frappé... Mais tout ça est très vague.

— Dis-moi ! Tu nous prendrais pas pour des cons par hasard ?... T'as tort de vouloir jouer au plus malin avec nous. T'as tout à perdre. Si t'es clair, et qu't'as rien à t'reprocher, dans une heure au plus t'es dehors. Si tu nous caches des choses, on t'garde quarante huit heures, on fait une enquête sur toi, et si jamais on trouve la moindre petite chose, on t'fera chier jusqu'à la racine. Alors, maintenant à toi de voir c'qui t'semble le mieux.

La porte s'ouvre brusquement sur l'inspecteur qui nous a laissé un peu plus tôt. L'autre, l'interroge du regard.

— Rien ! Pas de traces au fichier. Par contre ce qui est « zarbie », c'est que le phone qu'il nous a donné n'est pas attribué. J'ai envoyé quelqu'un vérifier l'adresse. On devrait peut-être attendre avant de continuer ?

— Non ! Il est chaud. J'sais pas pourquoi, mais ce mec nous cache quelque chose. C'est comme une intuition.

Je sais ce que les policiers vont découvrir chez moi. Je pense aussi à mon oncle, mon cousin.

Une bouffée de chaleur m'opresse. Je n'ai même pas eu le temps de les prévenir de ce qui m'est arrivé. J'hésite à user du droit de passer un coup de téléphone.

*"Oublie! Tu vas te mettre encore plus dans la misère."*

"Quid de David ?"

*"Peux-tu compter sur lui après votre rencontre de l'autre soir ?..."*

Dès mon arrivée dans le bureau, l'on m'a fait vider mes poches dans lesquelles se trouvaient sa carte de visite et les quelques billets que j'avais gardés.

— D'après d'autres dépositions, tu étais au cœur de l'action. En tout cas, y'en a qui ont pas hésité à t'faire porter le chapeau.

La voix du jeune inspecteur est ironique, parfois agressive.

— Ecoutez inspecteur, je ne sais rien de ce qui s'est passé réellement. La seule chose dont je me souviens, est ce que je vous ai dit tout à l'heure. D'autre part, il m'est arrivé une histoire invraisemblable. Si je vous la raconte, vous allez me prendre pour un fou.

L'inspecteur s'apprête à me répondre, mais la porte s'ouvre sur un policier en uniforme.

— Chef ! On vient de nous appeler par radio. Il n'existe aucune personne de ce nom à l'adresse indiquée. De plus, on a interrogé les habitants de l'étage en question. Ils ont eu une curieuse visite hier et avant-hier. On attend le rapport.

L'ambiance de la pièce se fait plus lourde. Un silence plane quelques secondes, déchargeant son lot de tension.

— Bon ! Cette fois j'crois qu'il faut qu'on s'parle sérieusement, tu penses pas ?...

Le ton du jeune inspecteur a changé, dur, incisif, plus du tout indifférent. D'un coup, j'ai la certitude que les heures à venir vont être très longues.

Seul dans la petite cellule où ils m'ont transféré, ils tiennent certainement à m'isoler pendant qu'ils interrogent les autres protagonistes de cette soirée agitée.

*"Que craindre de leurs dépositions ?"*

Pas grand-chose, ils m'ont vu dans un état qui passera pour être celui d'un consommateur de stupéfiants. Le plus inquiétant va être les racontars de Laurent. Afin de s'éviter tout problème et ne pas être entaché de quelque accusation que ce soit, il est capable de m'accabler, avec l'aide de ses avocats, sans aucun doute nombreux et efficaces.

*"Ce qui ne va pas faciliter les contacts avec tes interrogateurs."*

Ils doivent vérifier la véracité des renseignements qu'ils m'ont extirpés et j'imagine le cheminement de leurs recherches. Un agent m'apporte à boire et à manger. Une fois restauré, je me laisse envahir par un torpeur qui se transforme, rapidement, en un sommeil profond.

Une voix traverse mon rêve. Je marche sur la neige, blanche, immaculée. Au loin une statue de glace me fait

signe de venir vers elle, mais plus je m'approche, plus elle s'éloigne. « — *Il faut me suivre* » me dit-elle...

La voix se fait plus rude, plus grave.

— Eh ! Réveillez-vous. Il faut me suivre.

Péniblement, j'ouvre les yeux qui me brûlent. Un policier en uniforme me secoue par l'épaule. J'essaie de me lever. Courbatu, je m'assoie avant d'envisager quoi que ce soit. Les marteaux piqueurs de la veille sont revenus avec des renforts.

— Vous n'auriez pas un cachet ? Ma tête va exploser.

— Suivez-moi !... On va vous apporter ça.

Laborieusement, je me lève, à demi-paralysé par les coups reçus la nuit dernière. Un autre policier est à la porte. Sous escorte, je passe d'un couloir à l'autre, et me retrouve dans le bureau du jeune inspecteur qui est en compagnie de son collègue et du greffier. Deux civils, plus âgées, sont présents. Un des policiers revient avec un verre d'eau et deux cachets.

— Bon ! Maintenant que t'as récupéré, on va p't'être pouvoir discuter sérieusement. Tu dois bien te douter qu'on a tout vérifié... Tout a été enregistré... T'as signé ta première déposition... Et si tu nous as fait une fausse déclaration, on va te pourrir la vie. Alors ! On va essayer de mettre un petit peu d'ordre dans tout ça, hein ?

Le jeune inspecteur me présente une dizaine de feuillets : le compte-rendu des enquêtes me concernant. Je dois représenter un énorme point d'interrogation.

*"D'où la présence des deux autres inspecteurs."*

Inspecteurs ou commissaires ils sont, c'est sûr, dépêchés par le parquet pour suppléer le jeune inspecteur.

— Dites-moi, inspecteur, êtes-vous obligé de me tutoyer ?... Je ne pense pas que l'on ait fait quoique que ce soit ensemble qui vous y autorise.

Il se raidit sur son siège, prêt à m'agresser. L'un des inspecteurs du parquet m'adresse la parole :

— Vous avez raison, Monsieur. Personne n'autorise l'inspecteur Couvin à vous tutoyer. Ceci dit nous avons fait une enquête à votre sujet. Toutes les personnes que nous avons contactées ne semblent avoir aucun souvenir de vous. Vous comprendrez que nous sommes appelés à nous poser un certain nombre de questions. Je suis le commissaire divisionnaire Langlois. Voici l'inspecteur principal Boyer. Nous aimerions savoir qui vous êtes exactement et pourquoi vous nous avez donné de faux renseignements.

Langlois est d'un calme redoutable, inquiétant. J'ai déjà rencontré des types dans son genre. Intègres, efficaces, allant au bout de chaque chose qu'ils entreprennent, ils ne perdent jamais leur sang-froid. Quant à Boyer, ce n'est certainement pas un inspecteur, principal ou non. Il doit être de la D.S.T. ou du G.E.R., le Groupe des Enquêtes Réservées, qui ne rend compte qu'au patron des R.G., Jean-Pierre Marotti.

*"Si Boyer est un homme de Marotti, et si Marotti sait que tu es là, pourquoi te gardent-ils ?..."*

L'idée d'une incroyable machination resurgit.

*"Mais quel en serait le but ?"*

Langlois saisit les feuilles que tient Couvin dans ses mains.

— Bien ! Vous nous avez dit vous appeler Luc Larcange, habitant 78, avenue de Wagram dans le 17ème, né le...

Suit alors le détail de mon état civil. Il confirme que mes parents ont bien disparu en mer, il y a une dizaine d'années, mais qu'ils n'avaient aucun enfant, ni naturel, ni adopté. Oncle et cousin n'ont aucune idée de qui je peux être et ne me connaissent absolument pas. Même s'ils admettent une certaine ressemblance lorsqu'on leur a montré ma photo.

— ...Vous n'avez aucun papier sur vous, pouvant justifier de votre identité et domicile. D'après d'autres témoignages, vous auriez, soi-disant, une agence de communication spécialisée dans la politique dont nous n'avons retrouvé aucune trace. Les vêtements que vous portez vous ont été prêtés par un certain Laurent Charvet demeurant 72, avenue Victor Hugo dans le 16<sup>ème</sup> arrondissement de Paris. Après vérifications, aucune personne du nom de Luc Larcange, n'habite ou n'a jamais habité au 78, avenue de Wagram. Selon certains locataires, une personne serait venue hier et avant-hier, affirmant que son domicile, se trouvant au 1er étage B, avait été modifié. Il s'agirait d'une manipulation ou d'une machination à son égard. *«L'état mental de cette personne semblait être sérieusement atteint.»* selon un témoin. A Lyon, il n'existe aucune trace de votre naissance sur les registres de la mairie.

La lecture clinique du rapport me terrifie. Laurent m'a bien évidemment chargé, m'accusant d'être un espion, ce qui explique la présence du pseudo inspecteur principal Boyer. L'état de je ne sais quelle sordide machination se referme sur moi sans que je puisse faire un geste pour me défendre.

— Ecoutez commissaire, laissez-moi m'expliquer. Avant hier, vers quinze heures, je décide de...



Le plus calmement possible, je raconte mon histoire, passant sous silence tout ce qui concerne mes activités professionnelles, transformant l'activité politique en une activité strictement publicitaire et événementielle. Le greffier note mot pour mot ma confession pendant que les autres m'écoutent placidement ; hormis Couvin qui accompagne mon récit de haussements d'épaules et d'yeux tournés vers le ciel.

— ...D'ailleurs vous pourrez vérifier auprès de cette personne, David...

Plus j'avance dans mon histoire, plus je ressens la perplexité de mon auditoire. Mais j'ai besoin de finir ce résumé, autant pour eux que pour moi. Cette analyse froide et lucide, identique au rapport de police, me permet de voir les événements de façon plus pragmatique et j'admets aisément le scepticisme des gens qui m'entourent.

Je lâche le dernier mot. Un silence de plomb s'installe.

— Vous avez eu un choc récemment ?... Ou été victime d'un accident ?

Langlois m'a posé sa question doucement.

*"Sceptique mais calme, le divisionnaire."*

— Mais vous voyez pas qu'il nous prend tous pour des cons, Commissaire. Vous n'allez tout de même pas tomber dans le panneau de ses conneries à la noix. Ça veut rien dire son truc.

— Du calme Couvin, du calme. Nous allons en parler. Langlois se tourne vers le greffier :

— Faites le ramener en cellule.

Les deux policiers en uniforme me font lever, sortir, et ferment la porte du bureau. Une voix inconnue s'élève :

— Nous devons le faire transférer pour savoir si...

Je ne peux capter le reste de la phrase, mais Boyer, si c'est bien son nom, vient de prendre mon proche avenir en main. Assis dans la cellule, je ressasse le compte-rendu de police. Il me faut sortir de cet endroit au plus vite. Trouver le moyen de parler à mon oncle et mon cousin. Peut-être qu'une sorte de loi du sang va s'exprimer lorsque nous serons face à face.

*"Tu as trop de souvenirs communs pour qu'ils ne puissent reconnaître que tu n'est pas un membre de leur famille."*

"Je fais peut-être partie d'une énorme machination, ayant d'autres implications que moi-même, et dont je ne saisis pas encore le véritable fondement, tant il est vrai qu'il aurait été plus facile de m'éliminer purement et simplement."

*"A moins que l'on ne tienne à discréditer d'autres personnes."*

"Cela me semble peu plausible. Ou alors, l' « ombre de pluie et de lumière » a été une porte qui m'a fait basculer dans une autre dimension."

*"En ce cas, quelles sont les réminiscences de ton passé qui peuvent être présentes dans cette dimension ?"*

"Hier, j'ai rejeté l'hypothèse de la friction dimensionnelle, inconcevable, persuadé que ces phénomènes n'arrivaient que dans les livres ou les films. Je suis prêt à admettre que cette solution est encore la plus vraisemblable."

*"Si tu acceptes cette idée, tu dois trouver la porte de sortie."*

"Pour cela, il faut que je sois dehors. Tenter une évasion est impensable. Je ne suis ni Houdini, ni Superman. Si j'y arrivais, j'aurai toute la police aux trousses."

*"Qui peut t'aider ? David ? Sélène ? Certainement pas Laurent."*

"Aucun ! Les liens qui nous unissent dans cette réalité sont trop faibles pour qu'ils interviennent en ma faveur."

*"Que pourraient-ils faire ou dire pour certifier ton identité ?"*

"Rien !..."

*"Mais alors ! Combien de temps vas-tu pouvoir tenir, si la situation ne change pas ?..."*

"Ou pire, vient à empirer ?"

Une clef dans la serrure stoppe net ce dialogue intérieur. Je suis partagé entre la révolte coléreuse et la passivité résignée. La porte s'ouvre sur Langlois qui m'annonce un transfert.

— Nous avons besoin de vous examiner et avons demandé à des spécialistes de venir discuter avec vous. Contrairement à l'inspecteur Couvin, je ne pense pas que vous soyez un délinquant ou un quelconque terroriste, voire trafiquant de drogue, comme il aurait tendance à le supposer. Je ne suppose jamais rien tant que je n'ai pas un semblant de preuves. Quoi qu'il en soit, vous êtes, de par la loi, présumé innocent.

Langlois parle toujours avec le même calme. Regardant par-dessus son épaule, je ne vois ni Couvin, ni Boyer. Concernant ce dernier, je ne me fais aucune illusion, je ne devrais pas tarder à le revoir. Un des policiers en uniforme s'approche de moi, une paire de menottes à la main. J'ai un brusque mouvement de recul.

— Mais, ça ne va pas ! Je ne suis pas un criminel.

Mon soubresaut est violent. Deux policiers me maintiennent, tandis que je me débats nerveusement. Le

policier aux menottes tente, tant bien que mal, de me « braceletter ».

— Restez calme, mon garçon, ça ne sert à rien de vous énerver, c'est le règlement.

*"Il est marrant Langlois... Ça se voit que ce n'est pas à lui que l'on passe les menottes."*

—Lâchez-moi, nom de dieu, je n'ai rien fait.

La colère raidit mon corps comme un morceau de bois. Des larmes glissent le long de mes joues, impossible à retenir. J'ai la rage d'un innocent que l'on traîne à la guillotine. Et puis, cette petite voix revient me raisonner, m'apaise.

*"Reprends ton sang froid... Keep cool !"*

Sans résignation, convaincu qu'elle a raison, je m'apaise.

— Lâchez-le maintenant, ça va aller.

Langlois a du métier. D'un coup d'œil, il a compris la situation. Je retrouve les couloirs empruntés dans la journée et nous passons devant le bureau de Couvin dont la porte est ouverte. Il me regarde, avec une hargne mal contenue, frustré, tributaire d'une hiérarchie à laquelle il doit se plier.

Nous tournons à gauche, traversons la pièce principale où se situe l'accueil. Une horloge indique dix huit heures. Encore une journée au cours de laquelle le temps n'a plus de valeur de temps. Nous nous arrêtons au guichet, où l'on nous tend un paquet contenant mes « effets » et sortons. Une voiture nous attend devant le commissariat. Bien que la rue soit quasiment déserte, je baisse le visage, rouge de honte. Langlois monte à côté du chauffeur. Je me glisse sur la banquette arrière, entre deux policiers en civil. Quittant le commissariat central du 9<sup>ème</sup> arrondissement de la rue Chauchat, nous traversons Paris dans le plus grand

silence. Il fait encore très beau à cette heure de la journée. Un vieux dicton résonne en moi : «*En Mai fais ce qu'il te plaît*». Je pense à l'ironie du sort, avant longtemps je ne pourrai faire ce qu'il me plaît. J'aperçois une flaque, près d'une fontaine, et revois ces lasers d'or réfléchis par les miroirs d'eau de la rue. Ces multiples rayons de soleil qui m'étaient apparus après cette « ombre de pluie et de lumière », deux jours plus tôt, n'ayant aucune conscience de ce qui venait de m'arriver.

## VII

*"Tout rêve d'avenir  
est un rêve de vivre. "*

Aragon (1897-1982)

La voiture passe sous un porche. J'avais pensé que nous allions à la Préfecture de Police mais, longeant les quais, nous avons tourné à gauche vers Notre-Dame et pénétré dans l'hôpital de l'Hôtel Dieu. Langlois descend le premier, ouvre la porte arrière pour m'en faire sortir et s'éloigne avec un homme en blouse blanche qui est venu nous accueillir. Tous deux « conciliabulent », se tournant de temps en temps dans ma direction. Revenant vers moi, le commissaire me demande de suivre l'homme en blouse blanche, que l'on me dit être le professeur Collonges. Nous traversons plusieurs couloirs sans croiser âme qui vive et débouchons dans une vaste pièce où nous attend, je ne m'en étonne guère, l'inspecteur principal Boyer. Un infirmier me retire les menottes, qui devenaient douloureuses, puis tous mes vêtements et l'on m'allonge, entièrement nu, sur un fauteuil ergonomique situé au centre de la pièce.

— Nous avons approfondi notre enquête à votre sujet. Nous avons interrogé les fichiers d'Interpol, fait parvenir votre signalement et empreintes à divers services de police et affiliés... Sans aucun résultat. Bref ! Vous êtes une énigme vivante pour nous. Nous aimerions bien en savoir un peu plus en ce qui vous concerne.

Pour la première fois, Boyer vient de me parler et c'est bien sa voix que j'avais entendu ce matin, avant d'être

ramené en cellule. Le ton induit que je suis là pour un interrogatoire poussé. Le fait de ne trouver aucune trace existentielle à mon sujet permet toutes les hypothèses quant à mes origines et activités.

*"En somme, ils doivent te considérer comme une sorte d'agent ou de terroriste, pris par le plus grand des hasards, dans une rafle de routine."*

— Vous comptez me torturer ?

— Vous savez, depuis quelques années la chimie a fait d'énormes progrès. Sans souffrances, douleurs ou séquelles pour la personne que nous interrogeons, nous avons la possibilité de connaître tout de celle-ci... Et parfois, ce qu'elle ne sait pas d'elle-même. Vous me suivez ?... D'autre part, nous avons la faculté de lui faire oublier ce qu'on lui a fait subir, ou ce que d'autres lui ont appris.

— Vous parlez peut-être de lavage de cerveau ? Dis-je bêtement.

— Cher Monsieur, ce terme est quelque peu dépassé. Vous n'avez pas idée de ce que la science peut faire de nos jours.

Par réflexe, du regard, je fais le tour de la pièce. Sont présents le professeur Collonges, deux infirmiers, Langlois et Boyer. Une incroyable sérénité m'envahit, m'apportant des certitudes. Je suis convaincu que tous les noms que l'on a bien voulu me donner sont faux. Il ne servirait à rien de résister ou tenter quoi que ce soit, personne ne m'a vu entrer.

*"Ce brave inspecteur Couvin lui-même ne doit avoir aucune idée de l'endroit dans lequel tu peux te trouver."*

Un accident fatal pourrait survenir au cours de cet interro-gatoire, qu'aucune trace n'apparaîtrait dans aucun

rapport. Finalement, ils vont m'injecter je ne sais quel sérum de vérité, et c'est peut-être, à travers lui, la seule solution pour les convaincre de ma sincérité. Je remercie cette petite voix qui m'a dit, tout à l'heure, de laisser faire les choses.

Ces constats me rendent très zen, presque serein. Impatient d'en finir, je m'adresse à Collonges :

— Eh bien ! On peut commencer quand vous voulez.

Tous se regardent, surpris de cette soudaine coopération. D'un signe, Boyer donne le départ des festivités. Les deux infirmiers m'attachent les bras le long des accoudoirs du fauteuil qui moule parfaitement les formes de mon corps. Cet appareil a été conçu pour que le sujet soit dans des conditions de détente optimum. Le professeur Collonges me passe un cerceau autour de la tête, dont plusieurs fils partent en direction d'une console placée au dos du fauteuil.

— Vous ne ressentirez absolument rien, ni avant, ni pendant, ni après, ne vous inquiétez pas.

Je commence à douter de l'absence de séquelles laissées par cette expérience. Je me raidis quand les infirmiers m'attachent les pieds au fauteuil.

— Détendez-vous. Lorsque vous serez en état d'hypnose, les capteurs de ce fauteuil vont enregistrer vos réactions physiques et psychiques, qui seront transférées sur l'ordinateur, derrière vous, pour analyse. Nous allons commencer.

Je m'attendais à des piqûres, des décharges électriques, mais un léger flux électromagnétique traverse mon corps, ou plutôt mon cerveau et...

... Je deviens très lourd. Petit à petit, je m'allège jusqu'à décoller, avec la curieuse sensation de laisser mon corps



sur ce fauteuil, m'enfonçant dans un immense tunnel noir, très chaud, dans lequel, les yeux écarquillés, j'essaie de saisir une image, un son, une odeur, une lumière...

Tout devient très confus...

Très confus...

Très...

J'ai chaud. Je suis bien.

Un énorme nuage cotonneux me berce doucement. Si ce n'est un doux ronronnement, il n'y a aucun bruit autour de moi. J'ouvre les yeux lentement, avec l'impression d'avoir dormi longtemps, très longtemps. Je me sens reposé. On dirait une chambre d'hôpital. Une porte me fait face, une autre est à ma gauche, sur ma droite des rideaux tirés plongent la chambre dans la pénombre. Le mobilier se limite au lit sur lequel je suis. J'essaie de me redresser. Le premier mouvement m'entraîne dans un vertige irrésistible. Ils s'écoulent plusieurs minutes avant de me rappeler ce que je fais là. Le gros nuage s'évapore. Tout me revient en bloc. Curieusement, aucune angoisse ne m'habite.

*"Combien de temps es-tu resté sur ce fauteuil ?... Que s'est-il passé après ?... Quelles drogues t'ont-ils administrées ?... Cela a-t-il affecté tes facultés mentales, ta mémoire ?... Qu'ont-ils obtenu de toi ?..."*

Des bruits de pas me font fermer les yeux.

— Il est encore sous l'effet des sédatifs, mais il ne devrait pas tarder à se réveiller. Si vous le permettez, j'aimerais m'entretenir avec lui. Vous savez nous devons progresser par étape. Il nous est impossible de ne faire qu'une seule séance sans risquer de provoquer des troubles irréversibles.

— Je comprends bien Professeur, mais nous n'en savons pas plus sur lui à cette heure qu'avant votre intervention.

Sèchement, Boyer vient de s'exprimer.

— Ecoutez « Monsieur », tout ce qu'il nous a dit sous hypnose est la vérité, « sa » vérité. Vous êtes en train de chercher ce qui n'existe pas. Cet homme a subi un choc psychique qui a affecté sa mémoire. Celle-ci par un phénomène qui m'est encore inconnu, a généré d'autres souvenirs dans son inconscient. Ce qui fait qu'il est convaincu de l'aventure qu'il a vécu sur les quais, de cette apparition dont il nous a parlé, cette « ombre de pluie et de lumière » qui représente, peut-être, un problème affectif dont la source remonte à l'enfance voire à des problèmes prénatals. A mon avis, et cela n'engage que moi, cela a provoqué des interférences avec un autre psychisme que nous ne connaissons pas et que nous allons tenter de découvrir dans une autre séance. Vous savez que notre cerveau émet des ondes ?... Sommairement, ses ondes et les ondes d'un autre individu se sont croisées, mélangées, pour finalement se brouiller. J'insiste sur le fait que ce ne sont que de premières hypothèses qui pourront être remises en cause par la suite. Ce que je veux dire par là, est qu'il y a peut-être quelque part, une autre personne qui a actuellement les mêmes troubles psychiques, qui se trouve dans la nature, seule et sans ressources.

J'ai envie de lui hurler au visage, que tout ce qu'il dit est de la masturbation intellectuelle.

— Professeur, je suis prêt à admettre toutes vos suppositions. Mais, j'ai des comptes à rendre à mes supérieurs. Vous savez ce qui « nous » préoccupe. Pour l'instant, vous n'avez guère avancé dans vos investigations. Tout ce qu'il nous a dit sous hypnose, dans cette première

séance, est ce qu'il nous a dit de son propre chef auparavant et que nous ne voulions admettre. Nous devons aller plus avant, fouiller sa mémoire, l'interroger sur ses activités. Que ce soit son psychisme ou celui d'un autre. Ce qui « nous » importe, est de savoir qui est derrière tout ceci, ce qu'ils savent et ce qu'ils préparent.

Boyer est extrêmement nerveux. L'entendre ainsi, me fait remuer, involontairement, dans le lit.

— Il va se réveiller, annonce Collonges.

— Où suis-je ?

J'ai hésité à la dire cette phrase, mais c'est peut-être ce qu'ils attendaient de moi.

*"Tu dois jouer leur jeu le plus longtemps possible."*

Reculer au maximum la prochaine séance d'hypnose, éviter qu'il fouille ma mémoire car, en trois années de collaboration avec les R.G. et les services spéciaux du gouvernement, je connais tant de secrets d'état qu'il me serait possible de faire sauter les trois-quarts des dirigeants et de la classe politique de ce pays.

— Comment vous sentez-vous ?

— A vrai dire, il y a bien longtemps que je ne me suis senti aussi bien, Professeur. Quelle heure est-il ?

— Vous avez dormi presque vingt quatre heures après votre examen.

La voix du professeur est très calme. Boyer, à ses côtés, danse d'un pied sur l'autre. Essayant une nouvelle fois de me redresser, je suis pris de vertige, rendant impossible la manœuvre.

— Vous voulez dire interrogatoire, Professeur. Comme vous me l'aviez annoncé, je n'en ai aucun souvenir. Sauf peut-être quelques légers troubles si je viens à bouger. Est-ce aussi inoffensif que vous le pensez ?

— Cela n'a rien à voir avec votre... examen, j'insiste sur le terme. Ce sont les sédatifs que nous vous avons administrés par la suite qui provoquent ces petits troubles. En fait, si vous cherchez à vous lever, vous aurez certainement quelques nausées. Tout cela est très passager. C'est surtout pour éviter que vous fassiez des bêtises, et...

— Professeur, avec votre permission, j'aimerais poser quelques questions à « notre » patient.

Boyer vient de couper la parole au Professeur Collonges, son impatience et sa nervosité ont pris le dessus.

— Comment vous sentez vous ?

Collonges ne peut éviter l'entretien. Boyer est visiblement son supérieur hiérarchique.

— Tout va bien. Si l'on peut m'aider à me relever un peu, et me caler un oreiller dans le dos, je suis prêt à répondre à toutes les questions.

Boyer tente de me parler gentiment, mais ce n'est pas son meilleur terrain. Il m'explique que j'ai été victime d'un choc, provoquant sur moi un traumatisme psychique, débouchant sur une amnésie temporaire. Je l'écoute, sceptique. Ce que j'entends, ne correspond en rien aux explications du professeur.

— Tout ce qui se passe est pour votre bien, à seule fin de vous faire réintégrer votre place dans la société. Nous continuons nos recherches sur votre identité, et admettons que nous nous sommes trompés, quant à nos premières déductions. Le professeur Collonges nous a évités de faire une grossière erreur. Mais la situation politique actuelle est telle que, lorsque nous avons entendu un des témoins nous affirmer que vous déteniez des informations sur des personnages hauts-placés, nous avons eu quelques justes

inquiétudes à votre sujet, sachant qu'aucune trace de votre existence n'a pu être mise à jour.

*"Tout cela est en effet très logique."*

"Je n'ai aucune confiance en cet homme et je maudis Laurent."

*"Toutes ces informations n'ont pu être données que par lui."*

"Ont-ils interrogé Sélène et Nathalie ?"

*"C'est fort probable."*

"Boyer ne veut qu'une chose : me presser comme un citron et me jeter à la poubelle."

*"Jusqu'où sont ils allés dans tes connaissances ?"*

"Il me faut trouver un moyen de sortir d'ici au plus vite."

*"Avant qu'ils n'aillent trop loin dans ta mémoire."*

— Est-ce que je peux passer un coup de fil ?

Ma question les fait sursauter.

— A qui ? me demande violemment Boyer.

Voulant appeler Sélène, je décide de ne pas donner son nom.

— A Laurent. Laurent Charvet... Vous savez ?... Celui qui m'a hébergé ces derniers jours... J'aimerais voir d'autres personnes... Juste pour parler... Comme ça, c'est tout.

— ...Et bien !... Ce n'est pas possible... Vous êtes... Vous êtes en observation. Vous comprenez ?

Le professeur semble très gêné. La réalité des choses est là.

*"Tu es séquestré !"*

Quoi qu'il arrive, j'ai peu de chance de sortir d'ici un jour. Prétextant une soudaine fatigue, je demande à rester

seul. Collonges insiste auprès de Boyer pour reporter la prochaine séance.

— Il ne serait pas prudent d'en faire une maintenant. Cela risque, suite à la faiblesse de son équilibre mental et physique, de provoquer de profonds troubles, rendant impossible toutes investigations de son cerveau.

Je recommence à avoir des nausées, accentuant exagérément ce que je ressens, dans l'espoir d'éviter toute injection ou prise de sédatif.

— N'insistez pas « Monsieur ». Vous voyez bien qu'il n'est pas en condition. Laissons le récupérer jusqu'à demain. Je vous assure, cela est plus raisonnable.

A aucun moment le professeur n'a appelé Boyer par son nom et c'est à contrecœur que ce dernier se plie à la volonté de Collonges, qui demande à un assistant de me faire absorber une paire de cachets, expliquant à l'inspecteur principal que j'allais dormir comme un bambin. L'infirmier me redresse la tête, m'ouvre la bouche, introduit les comprimés et me les fait avaler avec un peu d'eau. Je n'ai pas ouvert les yeux, certain que ni Collonges, ni Boyer n'ont perdu un seul geste de l'infirmier. J'entends la porte se fermer et attends quelques minutes avant de bouger. Dans le plus grand silence, je me lève et me dirige vers la seconde porte. Si je ne me suis pas trompé, cela devrait être un cabinet de toilette. Fébrile et peu équilibré, j'appuie sur la poignée, un point au cœur. La porte s'entrouvre sans bruit.

*"Bingo !"*

Je m'approche de la cuvette des toilettes, et introduis le plus loin possible deux doigts au fond de ma gorge. Des spasmes violents m'agitent, un jet de bile jaillit de ma bouche. Je me retiens une seconde, de peur que les premiers spasmes n'aient été trop bruyants, mais le silence

me tranquillise. Je me fais vomir de nouveau, jusqu'à ce que les jets deviennent très acides. J'étouffe un cri de joie, deux cachets flottent dans l'immonde liquide bilieux au fond de la cuvette. Il est hors de question de tirer la chasse. Avec du papier hygiénique, je me nettoie la bouche et retourne dans mon lit.

*"Il n'y a plus qu'à espérer que personne n'ait l'idée d'aller faire un brin de ménage dans les toilettes."*

Au retour, mes mouvements sont plus sûrs. Cet exercice m'a fait transpirer énormément, éliminant de ce fait quelques toxines qui provoquaient ces nausées.

*"Ton escapade n'a pas duré plus de deux minutes."*

Cette mini aventure est ma première victoire sur l'abîme qui cherche à me dévorer depuis cette vision. Je suis euphorique. Maintenant, le plus dur va être l'attente.

*"Et surtout ne pas t'endormir !..."*

Sans me tromper de beaucoup, quatre bonnes heures se sont écoulées, pendant lesquelles j'ai eu droit à deux visites. Après la seconde, je me suis levé pour regarder par la fenêtre et ce fut un choc de découvrir que les rideaux ne s'ouvraient que sur un mur. Cette chambre peut aussi bien être en étage qu'en sous-sol.

Selon mes calculs, il n'est pas loin de vingt-deux heures. Un frottement aiguise mon attention. La porte s'ouvre.

— Repassez à minuit pour une visite de routine. Les cachets qu'il a absorbés sont assez forts pour qu'il dorme jusqu'à demain après-midi. Appelez-moi à son réveil. Il faudra qu'il mange quelque chose, mais attendez mes instructions avant de lui faire avaler quoi que ce soit. Avec ces médicaments, on ne peut lui faire absorber n'importe quoi.

*"Collonges est trop bon pour toi."*

"Qui est le plus machiavélique des deux, Collonges ou Boyer ?"

*"Un tel cobaye ne doit pas être à la disposition du professeur tous les jours. Il a là un sujet d'étude sur lequel il peut tout se permettre."*

"Je comprends mieux maintenant son attitude face à Boyer. Il tient à me ménager, dans le seul but de faire le maximum d'expériences sur ce sujet inespéré. Boyer veut tout savoir de suite, se moquant éperdument que je tienne ou pas la distance."

La porte se referme sans bruit. Je reste immobile plusieurs minutes, et reprends ce dialogue intérieur.

"Je me demande s'il y a des micros ou des caméras camouflés dans cette pièce ?"

*"Si c'était le cas, ils auraient réagi quand tu t'es levé."*

Le silence m'apporte un réconfort sécurisant, chaque bruit étant un ennemi en puissance. Le temps s'écoule dans un sentiment d'éternité. Je me suis mis à compter les secondes lorsque le professeur a refermé la porte. Puis, je me suis embrouillé dans la conversion en minutes, alors, j'ai essayé de trouver d'autres solutions pour les quantifier, sans plus de résultats. Cette gymnastique cérébrale a pour seul but de me tenir éveillé. M'endormir est ma seule hantise. Des bruits de pas se font entendre. La porte s'ouvre, puis se referme. Il est donc près de minuit. J'attends une dizaine de minutes.

L'échéance étant proche, mon cœur se met à battre plus fort, très fort. A lui seul il va réveiller le bâtiment, tant il résonne dans la pièce. Mon corps n'est plus que l'écho de mon cœur lorsque je soulève les draps pour me lever. Je suis bouillant. «Adrénalisé», des milliers d'aiguilles acérées me prennent pour une pelote, dans laquelle elles trouvent un doux refuge. Je suis en pyjama bleu ciel et je ne me



souviens pas avoir vu de vêtements dans le cabinet de toilette que j'atteins d'un bond félin. J'ouvre la porte, dans le plus grand silence, et le visite. Il est vide. Sûr de moi, chaque geste est calculé, chaque parcelle d'énergie dépensée à bon escient. Je ne pense plus. Je ne réfléchis plus. Tout s'enchaîne dans un automatisme parfait, guidé par cette petite voix, conseillère des heures passées, ma conscience, petite sœur de mon âme, l'essence même de mon être. En trois pas je suis à l'autre porte. Sans hésitation, je l'ouvre d'un geste ferme et mesuré. Aucun bruit ne filtre. Je jette un coup d'œil à l'extérieur, à gauche puis à droite. C'est un couloir, de part et d'autre. Sur la droite, il se termine par une porte, sur la gauche il semble tourner. Deux autres portes font face à ma chambre.

Je respire un grand coup, sort, ferme la porte et suis mon intuition qui m'entraîne vers la gauche. Après quelques enjambées, je me colle contre l'angle intérieur du couloir, puis passe en face pour voir ce qu'il y a plus loin et m'engage. Le couloir se termine par une porte vitrée. Le silence est un véritable allié. Il n'y a pas un seul rai de lumière, si ce n'est l'éclairage de sécurité des couloirs qui m'a permis de me guider jusque là. Je pousse la porte vitrée, débouche dans une grande pièce aménagée de placards, une table et quatre chaises. Mes yeux s'habituent à la pénombre, cernent les contours de chaque meuble. Je fais une rapide inspection des placards. Le premier contient des serviettes de toilettes et des draps. Mes mains voient plus que mes yeux, curieuse sensation de percevoir l'environnement par d'autres sens que ceux destinés à ce rôle. Le deuxième placard est une bénédiction. J'y trouve des vêtements, des chaussures et un petit sac contenant des « effets ». Trop beau pour être vrai. Ce sont bien mes vêtements, nettoyés et repassés.

*"Qui a dit que les miracles n'existent pas ?"*

"Certainement pas cette petite voix qui continue à m'assurer que notre volonté peut tout si l'on sait faire abstraction du doute."

Je m'habille en vitesse et, avec les lacets, attache les chaussures à ma ceinture. Je me dirige ensuite vers la porte diamétralement opposée à la porte vitrée. Elle est blindée. Le système de fermeture semble être à l'intérieur même. Je pousse la poignée. Elle ne bouge pas d'un centimètre. Je retourne vers le placard, me souvenant avoir senti des objets métalliques contre une paroi du meuble supérieur. Mes doigts saisissent une clef de taille moyenne, de fabrication spéciale, cannelée sur sa longueur. Un bloc, situé au centre de la porte blindée, l'accueille. Elle tourne aisément, libérant ainsi le système de verrouillage. La poignée n'offre plus de résistance et la porte glisse sur ses gonds huilés, sans aucun bruit. Elle fait bien dix centimètres d'épaisseur.

Il y a un grand couloir, très éclairé et au fond, une porte à double battant. Sur la droite, à environ dix mètres, une autre sur laquelle est écrit « Escalier ». Je referme, reviens vers le premier placard et trouve ce que je cherche : des blouses. J'en passe une par dessus mon costume, défais les chaussures de ma ceinture, les enfile et retourne vers la porte. Je vais l'ouvrir, mais des bruits de pas se dirigent vers moi. Mon cœur projette des flots de sang contre mes tempes. Il ne s'est pas écoulé plus de trois minutes depuis ma sortie de la chambre. Le bruit étouffé d'une porte à double battant absorbe les pas.

*"Sors !"*

En fermant, j'aperçois un écriteau riveté sur la porte blindée : « Laboratoire expérimental. Entrée strictement

interdite à toute personne étrangère au service. Badge obligatoire ».

*"Si la clef se trouvait dans la salle, c'est que tes geôliers sont encore à l'intérieur."*

Un tour de serrure et je glisse la clef dans une des poches de ma blouse. Sans précipitation, j'avance vers la porte marquée « escalier ». Je la pousse. Face à moi, un escalier monte, m'indiquant la seule voie à prendre. Deux étages plus haut, sans avoir entendu un seul bruit, j'arrive à un niveau plus animé. Je respire un grand coup et débouche dans le hall principal de l'hôpital. Il y a très peu de monde. Un coup d'œil à droite accroche une horloge murale : minuit vingt.

Très décontracté, je me dirige vers un groupe de trois personnes en pleine conversation. Je les dépasse et me rends vers la sortie, sans avoir suscité un seul regard de leur part. Le portier me lance un « — Bonsoir ! » lorsque je passe devant lui. Je lui souhaite bon courage pour la nuit et me retrouve dans la cour. L'air de cette nuit du mois de Mai est lourd, étouffant. Pour moi il n'y a jamais eu de nuit plus douce que celle-ci.

*"Encore quelques mètres et tu seras dehors."*

Soudain, je reste sur place, paralysé. Sous le porche, en discussion avec une autre personne, il me semble reconnaître la silhouette du commissaire divisionnaire Langlois. Il est tourné de trois quart, mais je sais que c'est lui. Sans réfléchir, je fais demi-tour.

FIN DE L'EXTRAIT

# Table des matières complète

**Note de l'auteur**

**Introduction**

**Prologue**

**Première partie: Transformation « OMBRE »**

**I**

**II**

**III**

**IV**

**V**

**VI**

**VII**

**VIII**

**Deuxième partie: Culmination « PLUIE »**

**I**

**II**

**III**

**IV**

**V**

**VI**

**VII**

**Troisième partie: Involution « LUMIÈRE »**

**I**

**II**

**III**

**IV**

**V**

VI

VII

VIII

IX

X

Épilogue

Conclusion

Remerciements

Sources et documentations

Du même auteur

À propos de l'auteur